Alzire, tragédie;

Voltaire

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Alzire, tragédie;

Petit cours de mythologie, contenant les mythologies des Grecs et des Romains et un précis des croyances fabuleuses chez les Indous, les Perses, les Egyptiens, les Scandinaves et les Gaulois. Nouvelle édition avec. 43 gravures. 1 volume in-16, cartonné. 1 fr. 25-

Corneille : Le Cid, — Cinna, — Horace, — Nicomède, — Polyeucte, — Rodogune, — chaque tragédie, publiée avec des notes, in-18, cartonné. 40 c.

Florian : Fables, suivies des Poèmes de Tobie et de Ru th, avec des notes. 1 vol. petit in-16, grav.,cart. 75 c.

La Fontaine : Fables, Édition classique, précédée d'une notice biographique et littéraire, suivie de Philémon, et Baucis, et accompagnée de notes, nouvelle édition entièrement refondue par M. Thirion. 1 vol. petit in-16, cartonné. 1 fr. 60

— Choix de fables, nouvelle édition publiée avec une notice et des noies par M. Ernest Thirion. 1 vol. avec des illustrations de Gustave Doré et Wogel petit in-16, cart. 1 fr'

Molière : Les Femmes savantes, édition publiée avec des notes. 1 vol. in-18, cartonné. 40 c.

Racine : Athalie, — Briiannicus, — Esther, — Iphige'nie en Aulide, chaque tragédie publiée avec des notes, in-18, cartonné. 40 c.

Voltaire : Théâtre choisi. Édition classique, publiée avec notice biographique et littéraire, et des notes. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50

PAI{IS

LIBRAIRII^: IIACIIKTTK KT C

T.», It()IM;\Al;l) SAIN l-<.l 1!MM\. 7'.)

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèle aux vrais devoirs de l'hoiiime; faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr; rabaler, persécuter, voilà sa religion. (Iclle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment du sa mort; tel Alvarez dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri JV, même au milieu de ses faiblesses.

On trouvera dans presque tous ujes écrits cette hu inanité qui doit être le premier caractère d'un être

1 Ce discourt prc^liminairc csi un niodMe d'uiioiogic Voituirc n'y pwsj'iilo tel i|u'il \eul |iurailrc; loi , sang doiilo, quM aurait voulu Oup, ol loi qu'il oui èlo fii lu |)Ux8ion no loiil pus xiijviiiio-nipoilo loin de sos pr^piPR idois el du bul qu'd voul lil ailoindro.

1,'arl SI tlillii'ilo do puiloi do soi u>oo t oiivonunco , c'osl ii diro MQK urguctl m rausiie niodoiilio, n'u juniui» olé iiiitiU^ ODipioyé.

pensant; on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression ; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchirement cruel, par lequel un homme était opprimé. « Il faut appa- « remment, dit-il, que cet homme soit d'une grande « ambition, et qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ((ces postes qui irritent la cupidité humaine et l'envie. « — Non, lui répondit-on; c'est un citoyen obscur, « retiré, qui vit plus avec Virgile et Locke qu'avec ses a compatriotes, et dont la figure n'est pas plus connue « de quelques-uns de ses ennemis que du graveur qui « a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de

« quelques pièces qui vous onl fait verser des larmes, « et de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs « défauts, vous ai-

mez cet esprit d'humanité, de justice, a de liberté, qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce a sont des hommes pour la plupart plus obscurs que a lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, et « qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à a cause du plaisir qu'il vous a donné. » Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

11 est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut e.-pérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la litléniture soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient ôlre le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteuis en se déchirant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicules, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devrai«'nt être les maîtres!

Virgile, Varius, Ptdiion, Horace, Tibulle, étaiiMit amis ; les monuments de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supé-

rieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'univers avait les y^eux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Europe, s'aimaient pourtant, et vivaient en frères ; et nous , qui sommes renfermés

sur un si petit théâtre, nous, dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un temps de disette ; nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile et Horace ne se disputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance. On a imprimé un livre, de Morbis Artificum, des Maladies des Artistes*. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtemps, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement : // faut quejevive'^.

1 De Morbis Artiflcum, par Bernardin Ramazzini, 1701.

2 Le bienfaiteur était Voltaire, le libelle la Voltairomanie, le critique l'abbé Desfontaines, le ministre interrogateur M. d'Argenson. On sait sa réponse ; je n'en vois pas la nécessité.

De quelque source que parlent ces outrages, il est lûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits le doit jamais répondre aux critiques, car si elles sont)onnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; et <\ elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. >ouvenons-nous de la fable de Boccalini : « Un voyat geur, dit-il, était importuné, dans son chemin , du t bruit des cigales; il s'arrêta pour les tuer; il n'en (vint pas à bout, et ne fit que s'écarter de sa route : [il n'avait qu'à continuer paisiblement

son voyage ; i les cigales seraient mortes d'elles-mêines au bout de I huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme 10 doit jamais s'oublier : se t/wum deserere turpissinum est. On sait que ceux qui n'ont pas assez d'es-)rit pour attaquer nos ouvrages calomnient nos perlonnes; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il e serait quelquefois davantage de ne leur répondre 3as.

On m'a traité dans vin^^t libelles d'homme sans religion : une des belles preuves qu'on en a apportées, î'est que, dans Ol'^dipe, Jocaste dit ces vers :

Les prôtrcs ne sont point ce qu'un vain peuple pense : Notre crédulliié fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raison labiés pour lo moins que ceux qui ont imprimé que la Ilenriade, dans plusieurs endroits, sentait bien son

sémi-pélagien. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion , parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socra te jusqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces '? Je ne ferai ici qu'une seule question : je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui : je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de Rhadamiste et 6'Électre^, qui, par ces deux ouvrages, m'inspira le

premier le désir d'entrer quelque temps dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces; il sait qu'il n'a fait naître en mol que de l'émulation et de l'amitié.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits. Sensible à l'excès, dès mon enfance , pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poëte, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité),

1 Crébillon.

comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentiments; quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obli'^é de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour propre ; confondre la calomnie est un devoir.

ALVAREZ, GUSMAN

Du conseil de Madrid l'autorllé siipr<*me Pour successeur enfin nie donne un lils que j'aime. KaiU'S rrfiiier le prnice ei le Dieu que je sers Sur la riclit' inoitic^ d'un nouvel univers' : (iouvrrnoz redo rive, en niallieurs iroj) ft^conde, Qui produit les tr(^sors et les crimes du monde. Je vous remets, mon (ils, ces lionneurs sou-

verain» Que In vieillesse arrache a nies débiles mains ^. J'ai consuuK^ mon .1«e au sein de i'Am<^rique; Je montrai le premier au peuple du Mexique 1/appareil inouT, pour ces mortels nouveaux ,

1 Alvarez cl r.usiiiiin Bnnt des perwon naines d'invention. I,e vainqueur du Pcioii étull Pizarie auquel l'Iii^Uiire donne quelques-uns des traits dont Vultairc a eonipi'sé le curocl^ro de (iusnian. I,e modMc fi'Alvurez est 8;iii8 doiitf U irlliéleiiiy ilo I.aa Cusus , ihrélien Idlfrant, (|ui plaidii loiir.i^euseineiit 1 1 e.iUse des nuillioureux ludions. Il (^Inil t>vi^(|tie de (ihiupa, iiu Moxi(|Ue.

2 Ilyperliole pi.eiique, car le Pérou est bien loin de ft>rnier la moitié de l'Ainéi inné.

S l/etTel de lu \ iclllesse , dit l.u Hurpe , est do faire tomber phil6t que d'arracher. L'expression ne lui puruit pas oxacie.

o ALZIRE

)e nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux ' :)es mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse, ^es vainqueurs Castillans ont dirigé ma course' : leureux si j'avais pu, pour fruit de mes travaux, "jU mortels vertueux clianger tous ces héros ! lais qui peut arrêter l'abus de la victoire? icurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire ; it j'ai pleuré longtemps sur ces tristes vainqueurs,)ue le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs, e touche au dernier pas de ma longue carrière^,]l mes yeux sans regret quitteront la lumière, l'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois< i'empire du Potoze et la ville des rois.

GUSMAN

'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère; >ans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon père; e dois de vous encore apprendre à gouverner, 'X recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ

[on, non, l'autorité ne vent point de partage. iOnsumé de travaux, appesanti par l'^ge, e suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix arie encore au conseil et règle vos exploits, royez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître, léritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur ma?tre. e consacre à mon Dieu, négligé trop longtemps, le ma caducité les restes languissants. ' ' " e ne veux qu'une grâce, elle me sera chère : s. l'attends comme ami, je la demande en père, [on fils, remettez-moi ces esclaves obscurs, ujourd'hiii par votre ordre arrêtés dans nos murs, ongez que ce grand jour doit être un jour propice, (arqué par la clémence, et non par la justice.

i Châteaux ailés est une périplirase poétique qui appartient à olLaire: avant lui Scudéri avait dit châteaux flottants, qui est oins lieureux.

2 Si Alvarez commandait les Castillans, c'est lui qui dirigeait ur course et non eux la sienne.

3 Toucher au dernier pas manque d'exactitude. Ce sont les pas Alvarez qui touchent ou vont toucher au terme de sa cart•i^^e.

4 S'ils vous ont vu paraît ir régulier à cause du futur qui préide. Il n'en est pas moins correct, grâce à la pensée qui se irans-)ne au moment oîi Alvarez quittant la vie pourra dire :J'ai ou on tils régner avec justice.

GUSMAN

Quand vous priez un fils, seif^ncur, vous commandez : Mais daignez voir au moins ce. (lue vous hasardez. D'une ville naissante!, encor mal assuiéc. Au peuple anu^ricain nous df^fendons l'entrée : Emp<^chons. croyez-moi, (|ue ce peuple orjîueilleux ^^ Au fer (jui l'a dompté n'accoutume ses yeux; ^'^^ Que, méprisant nos lois, 1 1 prompt a les enfreindre, Il ose cont(!mpler des maîtres (ju'il doit craindre. Il faut toujours qu'il tremble, et n'af)prenne à nous voir Qu'armés de la vengeance, ainsi (|uc du pouvoir. L'Américain farouche est un monstre sauva^^e - ■ Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage '; Soumis au châtiment, fier de l'impunité. De la main f|ui le flatte il se croit redouté. Totit pouvoir, en un mot, pi'-rit par l'indulgence, Ht la sévérité produit l'obéissance.

Je sais (ju'aux (Castillans il suffit de l'honneur, Qu'.'i servir sans murmure ils mettent leur grandeur : Mais le restiMlu monde, esclave de la crainte, A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte, les dieux mén^e adorés dans ces climats aïïreux. S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux*.

ALVARfCZ.

Ah! mon fils, (pie je hais ces rigueurs tyranniques!

Les pouvez-vous aimer, ces foilails politiques, ' " -*

Vous, chrétien, vous clioisi pour régner d<^sorn)ais

Sur (les chri'tifns nouveaux au nom d'un Dieu de paix?

Vos yeux ne sont-ils p.is assouvis des ravages

Qui de ce continent dépeuplent les rivages?

Des bords de l'Orieui u'étais je donc venu

Dans un monde idolâtre, ^i l'Kurope inconnu.

Que pour voir ;d)lu)rrer sous ce brillant iropi(iue,

Kl le nom de l'Kurope, et le non» calholicpn^?

Ah! Dieu nous envoyait, (piand de nous il lit choix.

Pour aniu)ncer son nom, pour fair»' aimer ses lois :

Kt nous, de CCS climats destructeurs Itnplacables,

1 On cite aouvenl ces ileux vers couuue lui exemple de belle tiiéuiphure.

2 l.e sang (pii loinl le.»* dieux n'est pjis In cnusc niais la consémieiuo des vœux qu'on leur luit. Vnliuire veut dire nuo les dieux (lonuenl eux-tii^iin-s l'exemple de régner pur lu terreur, puisqu'il! cxigciii dos sucnlkos huiiiuiuis, niui.H il ne le dit pas.

Nous, et d'or et de sang toujours insatiables, Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner, JbJ^^

Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner i*'"'^ Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre; Et nous n'avons du ciel imité que la foudre '. Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur; Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur : Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares, Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares. L'Américain, farouche en sa simplicité.

Nous égale en courage, et nous passe en bonté. Hélas! si comme vous il était sanguinaire, S'il n'avait des vertus, ?ous n'auriez plus de père^ Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour? Avez-vous oublié que près de ce séjour Je me vis entouré par ce peuple en furie, Rendu cruel enfin par notre barbarie?

Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort. J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort : Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes. Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes, Au lieu de me frapper embrasse mes genoux. « Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous? JOO « Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire : « Vivez, aux malheureux servez longtemps de père; « Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner, « Du moins par cet exemple apprenne à pardonner! • Allez, la grandeur d'âme est ici le partage Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. » Eh bien! vous gémissez : je sens qu'à ce récit Votre cœur, malgré vous, s'émeut et s'adoucit. L'humanité vous parle, ainsi que votre père. Ah! si la cruauté vous était toujours chère, De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir; A la fille des rois de ces tristes contrées, Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?

1 Vers brillant et ingénieux. Voltaire a voulu donner de l'éclat au style d''Alzire et y imprimer comme une teinte du soleil des tropiques. Il y a souvent réussi.

2 Transition heureuse. 11 est fâcheux que le poëte procède pur distiques, ce qui gâte, par l'uniformité, sa brillante versificatlvi.

ACTE I, SCENE I

Prétendez- vous, mon fils, cimenter ces liens Par le sans rt^pan-dii de ses concitoyens? Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GCJSMAN.

Eh bien ! vous l'ordonnez, je brise leurs liens.

J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens.

Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie

Est un litre on ces lieux pour mériter la vie';

A la religion gagnons-les .i ce prix :

Commandons aux cœurs môme, et forçons les esprits.

De la nécossit(^ le pouvoir invincible

Traîne an pied des autels \m courage indexible.

Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi.

Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul roi.

ALVAUF.Z.

I^coulez-moi. mon fds: plus (|iic vous je désire

Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,

Que le ciel et l'Kspagnc y soient sans ennemis :

Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis ^

J'en al gagiK'; plus d'un, je n'ai forcé personne ;

El le vrai Dieu, mon fiKs, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN

.le nie ronds donc, seigneur, ei vous l'avez voulu : Vous avez sur un fils un pouvoir absolu; Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche : Ii'in(lul^ont(! vertu parle par votre bouche. Kh bien! puisque le ciel voulut vous accorder Co don, cet heureux don (\c tnui lu-rsuader, (i'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie. AIziro, contre n)oi par mes feux enhardie,

I Nous verriinp au cinqlli^Inc acte que le poëto eiond celle loi inénie aux meurtriers, pour amener, s<iiis souci de la vraiscm-blauco. il est vrai, une scène iiailicliqne entre Alzirc et /amoro, et prepaier le heau dénofimeni qui termine celle tragédie.

'2 VtillJiire :-e trouve iii d'aicrtl avec le> oracles do la pensée religieuse : avec ra^^cal, (pu n dit • >c Voulnir mettre la relition dans le cuiur Pt dans l'esprit p.ir lu lorce cl par les iiienMrc»^. ce n'est itas V ttictttre lu roliKion, niais la terreur. »< Avpc; Féneloii : «« Il laiit persuader et faire vouloii le hien, de manière ipi'on le veuille lihrenuMil et iiKh'peudam'i eut de lu cramte servile. I a forée neul» elle persuader leg liommes ' poiil-elle leur laiie vi>ii-loir ce cpi'il» ne veuloiil pas,' .. Nulle pui-<sance huniaino ne peut foreer le reiranel)cmcnlim|>énéirablo de la liberté d'un cœur. »

Se donnante regret, ne me rend point heureux. Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux ; Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire, De mon cœur trop allier fléchir le caractère' :, Et, rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'oeil, Par des sou-

missions caresser son orgueil. Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire. Vous seul vous pouvez tout sur le père d'Alzire : En un mot, parlez-lui pour la dernière fois; Qu'il commande à sa fille et force enfin son choix. Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVAREZ

C'en est fait... J'ai parlé, mon fils, et sans rougir.

Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir.

De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,

Le ciel a par mes soins consolé la misère.

Pour le vrai Dieu Montèze a quitté ses faux dieux :

Lui-môme de sa lille a dessillé les yeux. "^ V

De tout ce nouveau inontle Alzire est le modMe;

Les peuples incertains fixent les yeux sur elle :

Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs;

L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;

La loi doit y jeter ses racines profondes ;

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes';

Ces féroces humains qui délestent nos lois,

Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,

Vont, d'un esprit moins fier et d'un cœur plus facile.

Sous votre joug heureux baisser un front docile;

Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens^.

Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.

Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre

Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

1 Fléchir le curar.lère dhin cœur! Si VoUnire eût trouvé ailleurs cette périphrase, il l'aurait marquée à l'encre rouge.

2 Ce beau vers est piécédé de lignes qui tombent gauchement les unes sur les autres en délayant la même idée.

3 Le mot li"7is revient trois fois dans cette scène en tin de vers et rime deux fois avec chrétiens. Nous la reverrons encore. Il sérail trop long de relever toutes les négligences de style et de versifioatioa

SCÈNE II

ALVAREZ, MONTÈZE.

ALVAUEZ.

Eh bien ! voire sagesse et voire autorilë Ont d'Alzire en effet fl(5chi la volonté?

MONTEZE.

Père des malheureux, pardonne si ma fille,

Dont Gusman détruisit rcinpire et la faniille.

Semble éprouver encore un reste de terreur,

Et d'un pas chancelant uiarclie vers son vaincpicur.

Les nœuds (jui Nont unir l'Europe (ît ma patrie

Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;

Mais tous les préju^'és s'effacent à ta voix :

Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois.

Cest par loi (|ue le ciel h nous s'est fait connaître;

Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.

Sous le fer castillan ce monde est abattu;

Il cède à la puissance, et nous à la vertu.

î)e tes concitoyens la rage impitoyable

Aurait rendu coumie eux leur Dieu même haïssable ' :

Nous délestions ce Dieu (^l'annonça leur fureur:

Nous rainu)ns(laus toi seid, il s'est peini dans ton coeur.

Voilà ce (pli te donne el .Monièze et ma fille;

luslruits par les vertus, nous sommes ta famille.

Sers-lui lonptemps de p("re, ainsi {\\\'i\ nos Etats.

Je la domi(> à ton lils, j(> la mets dans ses bras;

Le l*érou, le Potoze, Alzire est sa eon(|uéte.

^a, dans ton temple aujïuste en ordonner la f»^te :

\ .1, je crois voir des cieux les peuples éternels

Descemlre de leur sphère, et se joindre aux mortels. "ZOO

le réponds de ma (ille ; elle va reconnaître

Dans le fier don Gusman .son époux el son maître.

Al.VAKKZ.

\ii! puis(|ue enfin mes mains ont pu former ces nœuds,

1 1,0 nmi hafsHiiblf cnmmoiiçunt pur une aspiralion, la seconde s\||iil»e liii iiml mfine n'enl point élldee. Heu-eiiseruenl pour r'>reillo on ne lu imoiioiicc pas, do s. nie que lu iHiile coiiiri' lu pm-

iilic n'esi sensible* ipi'à lu réfleiion.

/6' ALZIRE

Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.

Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,

Rejids du monde aujourd'hui les bornes éclairées* : qj\'^u^'

Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,

l<es premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels :

Descends, attire à toi l'Amérique étonnée!

Adieu, je vais presser cet heureux hyménée :

Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE IV

MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈZE.

Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur. Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde, Par ta félicité fais le bonheur du monde : Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs. Éteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs ; Remonte au rang des rois, du sein de la misère ; Tu dois à ton état plier ton caractère ^ :

1 Rends les bornes éclairées est à plusieurs titres une méchanie périphrase. D'ailleurs, en bonne géographie, c'est aux pôles et non sous l'équateur qu'on doit placer les bornes du monde.

2 Triste fin de vers.

3 Voltaire avait déjà dit dans la Mort de César :

Tout homme à son état doit plier son courage.

Mais caractère aussi bien que courage se plie sans élégance à un élat.

ACTE I, SCEMi IV

Prends un cœur tout nouveau ; viens, obéis, suis-moi , Et renais Espagnole, en renonçant à loi. Sèche tes pleurs, Âlzire, ils outragent ton père.

ALZIRL.

Tout mon sang est à vous; mais si je vous suis chère. Voyez naon désespoir, et lisez dans mon cœur.

MONTÈZE.

Non, je ne veux plus voir ta liontouse douleur : J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse'.

ALZIRE

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.

Mais quoi temps, justes cioux, pour engager ma fol !

Voici ce jour horrible où tout péril i)our moi.

Où de ce fier Gusman le fer osa délruire

Des enfants du Soleil le redoutable empire'!

Que ce jour est marqué par des signes affreux!

MONTÈZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux. Quitte un vam préjugé, l'ouvrage de nos prêtres. Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

AI.ZIRK.

Au même jour, héla»! le vengeur de l'Ëtat, Zamore, mon espoir, péril dans le combat'; Zamore, mon amant, choisi pour votre gondre!

MONTÈZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre : < Les morts dans le tombeau n'exigent point de fol*; l*oi te, porte aux autels un cœur maître do soi ; D'un amour insensé |)oMr des cendres éteintes (^)mmande à la veitu d'écarter les atteintes. Tu dois Ion âme eniière ii la loi des chrt'liens; Dieu l'ordonne par moi de former ces liens:

! On osl l)ieii vngiic.

'i 1,08 Inca» qui i'é(;tiaicni sur lo Pérou au moment do la coiiquèle eH|>u^llult■, ;>e disaiciil tils du soleil.

5 Zanioro aviiil survécu uu conibut, et nous verrons par son ré • (il qu'on u pu croire soulemeni tiu'il iiviiil laisse sa \\c dans lei U)rtures Mais c'est lo inullieur do li pUipari des |ii-rsonntige» do celto pi^co d'ignorer lO qu'ds devraient uu, tout au mointi, pour-'uienl Buvoir.

4 Volt^iiro se souvient ici de Virgile :

14 elncram «ut Manrt erodit ouraro ■•pulloiT

A«., Ut. IV, T, U.

Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite; Entends sa voix.

ALZIRE

Mon père, où m'avez-vous réduite?

Je sais ce qu'est un père, et quel est son pouvoir : M'immoler quand il parle est mon premier devoir, Et mon obéissance a passé les limites Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites. Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux. Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux; Je ne regrette point leurs grandeurs

terrassées. Devant ce Dieu nouveau connne nous abaissées. Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels, Que la paix habitait au pied de ses autels. Que sa loi, sa morale, et consolante et pure. De mes sens désolés guérirait la blessure. "

Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur Dans le sein de ce Dion vient déchirer mon cœur : Il y porte une image à jamais renaissante; Zamore vit encore au cœur de son amante. Condamnez, s'il le faut, ces justes sentiments, Ces feux victorieux de la mort et du temps. Cet amour immortel, ordoimé par vous-même; Unissez \otre fille au fier tyran qui l'aime; Mon pays le demande, il le faut, j'obéis : Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis; Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance, Vous qui me condamnez d'aller en sa présence Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui, Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui '.

MONTÈZE.

Ah', que dis-tu, ma fille? Épargne ma vieillesse; ,\u nom de la nature, au nom de ma tendresse. Par nos destins aiïreux que ta main peut changer, Par ce cœur' paternel que tu viens d'outrager. Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse! Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse! Jouis de mes travaux, mais crains d'empoisonner Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener. Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,

1 Cette réponse d'Alzire est admirable. Corneille et Racine l'auraient enviée à leur disciple.

ACTE I, SCÈNE IV

Par la main du devoir est à jamais tracée ' ; Ce monde Rémissant le pn>sse d'y courir. Il n'espère (|u'en loi : voudrais-Iule Irahir? Apprends à le dompter.

ALZIRE

Quelle science, hélas !

Faul-il apprendre à feindre?

SCKNK V.

GUS.\IAN, ALZIUE.

GUSMAN

J'ai sujet de me plaindre Que l'on oppose encore à mes empressements l/offeiisanle hauteur (](! ces reiardements'. J'ai suspendu ma loi prOle à punir l'audace De tous ct's ennemis dont \ous vouliez la i;râce : Ils sont en liberU: ; mais j'aurais à rougir Si ct! faible ser\ice eût pu ^ous atieiulrir. J'attendais euror moins de mon pouvoir suprême; ^ - J(î xoulais vous dfvoir à ma llamme, à vous-mânie: Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits, Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZn«F.

Que puisse seulement la colère céleste

Ne pas rendre ce jour h tous les deux funeste !

Vous voyez (juel cUVoi me trouble et nie confond :

Il |)arle dans mes yeux, il est pciiil sur mon front.

Tel (si mon caraclére : et jamais mou \isage

N'a iW. mon cœur encor démenti le langage.

Qui peut se déguiser |)ourrail Irahir sa fol;

CVm un an de l'Hurope : il n'«'st pas fait pour moi' 3

i l'i'ul-tiii (Ure tracer une carrière , comme on dit tracer uui route '^

'i On pciil lomparer eu déhiil avec; eolui de lu sfèu"' qu'Orosiiiuiie oiivri' iMir ces mois : /'iirai.tses. tout csi prét.on vorr» cotnmeiil lu liitToreiiic des siMiliiiieiils «'i des car.n-Ures modille le lungu({e des pcrsoiimigt-s dans une siUialioii sendiUil)lc.

3 Orosinune dit a /une :

l.'»rt u'atl pa* fait peur loi , lu u'en nt pat batuia

GUSMAN

Je vois votre franchise, et je sais que Zamore Vit dans votre mémoire, et vous est cher encore. Ce cacique obstiné, vaincu dans les combats. S'arme encor contre moi de la nuit du trépas. Vivant, je l'ai dompté : mort, doit-il être à craindre? Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre ; Votre devoir, mon nom, mon coeur, en sont blessés; Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE

Ayez moins de colère et moins de jalousie; Un rival au tombeau doit causer peu d'envie : Je l'aimais, je l'avoue, et tel fut

mon devoir ; De ce monde opprimé Zamore était l'espoir : Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes, 11 m'aima : son trépas nie coûte encor des larmes. Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur, Jugez de ma constance, et connaissez nion cœur : Et, quittant avec mol cette flerté cruelle, Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidèle.

SCENE VI

GUSMAN

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité,

Étonne mon courage, et plait à nia fierté.

Allons, ne souffrons pas que cette humeur altiùre

Goûte plus à dompter que l'Amérique entière.

La grossière nature, en formant ses appas,

Lui laisse un cœur sauvage, et fait pour ces climats.

Le devoir fléchira son courage rebelle ;

Ici tout m'est soumis, il ne reste puisqu'elle;

Que l'hymen en triomphe, et qu'on ne dise plus

Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus I

SCÈNE

ZAMOHE, AMÉRICAINS.

ZAMORE

>Ainis de qui l'audace, aux mortels peu commune, Hetialt dans les dangers et croît dans l'infortune; IllustiTs C()ini)agnons de nion funeste sort, N'obliendrons-nous jamais la vcMijçeance ou la mortt Vivrons-nous pour servir Alzire et la patrie, Sans ûler à Gusmau sa détestable vie, Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur. Sans veiijîer mon pays, (|u'a perdu sa fureur? Dieux impuissants, dieux vains de nos vastes contrées, A des dieux ennemis vous les avez livrées; Kt six cents Kspannols ont détruit sous leurs coups Mon pays et mon trône, et vos temples et vous. Vous n'avez plus d'autiîls, cl je n'ai plus d'empire ' ; Nous avons tout perdu : je suis privé d' Alzire. J*ai porté mon courroux, ma honte et n>es regrets Dans les sables mouvanis. dans le fond des forêts. De la zone bridante et du milieu du monde*, L'asire du jour a vu ma course va;;abonde Justjti'aux lieux où, cessant d'i^clairer nos climats. Il ramène l'année, et revient sur ses pas \ Knfin votre amitié, vos soins, votre vaillance,

1 I/cnipire de Zaniore! c'est imc hvporbole en rapport atoc l'oMipluisc (le loul ce discours.

'i llednudatioe. 1.0 milieu du inonde est l'equiileur qid pttrta|;e eu doux lu zone brùluiile, en vers, et loiride, en prose.

3 Ces vers scmliloni un souvenir do Virgile :Gforf/. 1. Il, v. 401.

Hodlt ngrlculU liibor iirttM m orboni . Atqua lu ta aun p«r vuttiEm vulritur .mnus.

C«A rémmiscunces do Tanliqullù sont rares dans Voltaire.

A mes vastes desseins ont rendu l'espérance: r}"

Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour, ^ ^

Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour'.

Nous avons rassemblé des mortels intrépides,

Eternels ennemis de nos maîtres avides ;

Nous les avons laissés dans ces forêts errants,

Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans ^

J'arrive 3, on nous saisit; une foule inhumaine.

Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne.

De ces lieux infernaux on nous laisse sortir.

Sans que de notre sort on nous daigne avertir.

Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire

Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?

Si Montèze est esclave, et voit encor le jour?

S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour ?

Chers et tristes amis du malheureux Zaïnore,

Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore ?

I . >. UN AMÉRICAIN

En des lieux différents, comme toi mis aux fers. Conduits en ce palais par des chemins divers. Étrangers, inconnus chez ce peuple farouche, Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche, ('acique infortuné, digne d'un meilleur sort. Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort, Tes amis, avec toi prêts à cesser de vivre. Sont dignes de t'aimer, et dignes de te suivre.

1 La vengeance et l'amour sont des vertus de l'état bai bare.

2 Zaniore conte à ces braves Américains ce qu'ils savent aiiss bien que lui, et poursuit en leur demandant ce que comme lui il doivent ignorer. Son discours n'en est pas moins une belle décla mation.

5 « Ce n'est pas assez de dire j'amre. Si le spectateur conten de voir Zamore n'en demande pas davantage, le lecteur un pe pins difficile lui dira • pourquoi arrivez-vous? Vous dites dans un des scènes suivantes -. je cherche ici Gusman,j'y voie pour Alzire mais comment venez-vous au hasard, au milieu de vos ennemis dans une ville fortifiée, avec une suite de quelques amis? Corn ment arrivez-vous de manière à être saisi en arrivant, sans pou voir prendre aucune défense? Quel était votre dessein? Espériez vous de vous cacher sous quelque dé^aiisement? Aviez-vous quel que intelligence dans la ville? Y avait-il quelque entreprise formé ou pour vous venger de Gnsnian ou pour tirer Alzire de ses mains?, Ce n'est pas même l'amour qui peut être le prétexte de

tant d'irn prudence* vous ignorez oii est Alzire; vous le demandez vingt foi pendant tout le second acte. » [La Harpe.)

ACrrE II, SCÈNE l. 23

ZAMOItE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cicux

De plus fjrand en eJTet (|u'un tr»^pas glorieux;

Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,

Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,

Périr sans se venger, expirer |)ar les mains

De ces brigands d'Kurop(\ et de ces assassins

Qui, de sang enivrés, de nos trésors a\idos,

Oc ce monde usurpé désoUileurs perlidtîN,

Ont osé nu! Ii\rer à d(s tourments honteux.

Pour m'arracher des biens |)lus méprisables qu'eux ;

Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime;

Laisser à ces tyrans la moitié de soi-môine;

Abandonner AIzire t^ leur lâche fureur :

Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur'!

SCÈNF II.

ALVAREZ, ZAMOKK, américains.

ALVAREZ

Soyez libres, vivez.

ZAMORE

Ciel ! (jue vims-je d'entendre?

Quelle est rctlc vertu que je ne puis comprendre? Quel xieillard, ou (juel dieu \ient ici m'étonner? Tu parais Espagnol, et tu sais pardonner-! Ks-tu roi? (îetie \ille est-elle en la puissance?

ALVARK/..

Non: mais je puis au moins proléger l'innocenre.

/.AMORK.

Quel est doru' ton destin, vieillard trop généreux?

AI.VARK.Z.

Celui de secourir les morhis malheureux.

ZAMORK.

Eh? (pii peut l'inspirer cette auguste clémence'?

1 Celle période |.oeiique esi hion condulio cl produit toujours de l'elTel lors(|u'im lu (UvliKiie avec feu.

'i l/ouigruriiniu eel (ruiilaiil ulii.s Aaiigiiinie qu'elle jaillit d'un riippniflieii.ciil ipii n'esl poiiii clierclie.

û INiiirijiiot laul il que ees vers, dont le inur cfl vif, smen* alourdiH pur luiit d*épitlièlos.'

ALVAREZ

Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

ZAMORE

Dieu? la religion? Quoi! ces tyrans cruels,

Monstres désaltérés dans le sang des mortels.

Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie

En vaste solitude a changé ma patrie,

Dont l'infâme avarice est la suprême loi,

Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVAREZ

Ils ont le même Dieu, mon fds; mais ils l'outragent' :

Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir: Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir. Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre, Éclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre ^ Depuis que l'un des liens, par un noble secours, Maître de mon destin, daigna sauver mes jours^. Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères; . Tous vos concitoyens sont devenus mes frères; El je mourrais heureux si je pouvais trouver Ce héros inconnu (jui m'a pu conserver.

ZAMORE

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême

C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarez lui-môme.

Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras

A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

Que me dit-il? Approche. o ciel ! 6 Providence! C'est lui, voilà l'objel de ma reconnaissance. ,_ Mes yeux, mes tristes yeux, affaiblis par les ans, ' Hélas! avez-vous pu le chercher si longtemps^?

{Il V embrasse.) Mon bienfaiteur! mon fils ! parle, que dois-je faire?

1 Ce vers, vraiment beau, est affaibli par les développements qui le suivent.

2 Alvarez ne veut pas être eu reste de périphrases astronomiques avec Zamore.

."> Quel circuit ! que de circonlocutions pour dire une chose si simple!

4 A la rigueur on comprend que le vieil Alvarez, dont les yeux sont affaiblis, n^ reconnaisse pas tout d'abord son bbéraieur, mais Zamore, qui a bonne vue, tarde bien à reconnaître Alvarez,

ACTE II, SCÈNE II

Daigne liabiter ces lieux, et je l'y sers de père.

La raorl a respecté ces jours (jue je le doi,

Pour me donner le temps de m'acquiller vers toi.

ZAMORB.

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle Avait de tes vertus montré quelque élincelle, Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé Au-devant de leur jou},' sans pein(î aurait volé. Mais autant que ton âme est bienfaisante et pure, Autant leur cruauté fail frémir la nature : Et j'aime mieux périr .jue de vivre avec eux. Tout ce (jue j'ose ail(Midre, ei tout ce que je veux, (î'est (le savoir au moins si leur main san^^uinaire Du malheureux Monlèze a fini la misère; Si le père d'Alzire... Hélas! tu \ois les [)leurs i^u'un sou\enir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ

Ne cache i)olnt tes pleurs, cesse de t'en défendre; ('Vsi de riiumanité la marque la plus tendre. Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits. Que les (loideurs d'aulrui n'ont attendris jamais '! Apprends que Ion ami, plein île f^loire ei d'années, (k>ule ici près de moi ses douces destinées.

ZAHORE.

Le verral-jeî

ALVAREZ

Oui, rrols-moi. Puisse-t-il aujourd'hui T'engiRer à penser, i\ vivre comme lui!

ZAMOKE.

^>uoi ! Monlèze, dis-tu...

ALVAREZ

Je veux que de sa bouche Tu sols In.sirult Ici de tout ce (jui le touche. Du sort (|ui nous luiil, de ces heureux liens' Qui \oni

joindre mon |)euple à les concilt)yens. Je vais dir<' .'i mon lils, dans l'evcès de ma joie, (<o jmnhcur inouï <|uc le ciel nous envoie.

I Co-i lén'xionR 9iir le enra-i^re moral des pleurs sont un peu nri(j[ues, ^•l Koiilent plus riionieiio que lu iraf^Oilie.

'i Cvé liens ri>p.iruissenl pour lu ciiM|uiènie fois à la fin d'ui a-r».

'>G ALZIRE

Je te quitte un moment; mais c'est pour te servir, Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE m

ZâMORË, américains.

ZAMORE

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare;

Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.

Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,

Descend pour adoucir les mœurs de l'univers*.

Il a, dit-il, un fil;; ce fils sera mon frère :

Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père!

o jour ! ô doux espoir à mon cœur éperdu! V

Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!

Alzire, ciière Alzire, ô toi que j'ai servie,

Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'âme de ma vie,

Serais-lu dans ces lieux? liélas! me gardes-tu

Cette fidélité, la première vertu^?

Un cœur infortuné n'est point sans défiance... (>"

Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance 2?

SCÈNE IV MONTEZE, ZAMORE, américains

ZAMORE

Cher Monlèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?

Revois ton cher Zamorc échappé du trépas,

Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre;

1]/univers, le monde, la terre, toutes ces expressions vague: dans leui' noblesse banale, ont été trop prodiguées dans cette pièce

2 Ici l'apposition ne peut pas servir de complément, l^a phrasi entière par le sens n'est pas achevée granimaiicalement. Il faudrait une conjonction.

3 Cette fois la vue de Zamore ne sera pas longtemps en défaut En effet, malgré l'interrogation il a dc^à reconnu Montèze.

ACTE II, SCÈNE IV

Kevols ton tendre ami, ton allié, ton gendre. AIzire esi-elle ici? parle, (juel est son sort? Achève de me rendre ou la vie on la mort.

M()M1-:ZK.

(^cique malhenreux! sur lo bruit de ta perte.

Aux plus tendres regrets noire âmo était ouverte;

Nous Le redemandions à nos cruels deslins'.

Autour d'un vain loinbeau (|ue t'ont dressé nos mains.

Tu vis : puisse lo ciel te rendre un sort tran(|uilUî!

Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile!

Zamore, ah ! quel dessein t'a conduit dans ces lieux?

zamorf..

La soif de me venger, toi, ta fille, et mes dieux.

MONTÈZE.

Que dis-tu?

ZAMORE

Souviens-toi du jour épouvantable Uu ce lier Es|)agnol, terrible, invulnérable, henversa, th'trnisil jus(ju'ei! leurs fondements Ces murs (pie du Soleil ont bâtis les enfants' : Gusman eiait son nom. Le destin ()ui m'opprime Ne m'apprit rien de lui (pie son nom et son crime -^ Ce nom, mon cher .MonU'ze, a mon

cœur si fatal, Du pillage et (lu meurtre était l'allreux signal. A ce nom. dénies bras on arracha la lille; Dans un vil esclavage on traîna ta famille; On (It'molilce temple, (îi ces autels cln'ris Où nos dieux m'atiendaient pour me nommer ton fils; On me traîna \ers lui : dirai-je à (piel supplice, A (piels maux me Mm a sa barbare avarice, Pour m'arracher ces hiens par lui déifu^s. Idoles de son peuple, et «pie je foule aux pieds? Je fus laissé mourant au milieu des tortures. Le temps ne piul Jamais alTaiblir les injures : Je Niens après trois ans d'assembler des amis. Dans leur commune haine a\ec nous aïicrmis :

1 A tinx rrurla deslius osi un hénnsUche de renipUnsago. !. 'expression ne seniil juste c|uo s\ l'iniugiiiulion pouTail perso nui lier non cruels i/e.Wou.

i (lus' 0. capitule «le l'enipire de» liicas.

. Il rulluil, en elTci, ipiM srti . cla ei cpi'il n'en sftl pu» davani.i-i- dans riiuen"l de lu fable iinagiiiéo |.'ur le poetr. Quant il la vruiHiuiibUiuc, Vidluiro no s'en est pus inmiicié.

Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTÈZE.

Je te plains; mais, hélas! où vas-tu t'emporter? i

Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter. ^)

Que peuvent tes amis, etleurs armes fragiles, i

Des habitants des eaux dépouilles inutiles j

Ces marbres impuissants en sabres façonnés.

Ces soldais presque nus et mal disciplinés,

Contre ces fiers géants, ces tyrans de la terre,

De ferétincelanls, armés de leur tonnerre.

Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents, \\ yv-

Sur des monstres guerriers pour eux obéissants '? ' ~r iV

L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore. * '

ZAMORE

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore !

Ah! Monièze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs.

Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,

Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre.

Pouvaient à leur abord épouvanter la terre :

Je les vois d'un œirTixe, et leur ose insulter;

Pour les vaincre, il suffit de ne rien redouter.

Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave.

Subjugue (lui la craint, et cède à qui la brave.

L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,

Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas.

Le fer manque à nos mains ; les cieux, pour nous avares,

Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares :

Mais, pour venger enfin nos peuples abattus,

Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.

Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.

MONTÈZE.

Le ciel est contre toi : calme un frivole zèle. Les temps sont trop changés'.

ZAMORE

Que peux-tu dire, hélas !

1 Voilà de bien beaux vers et même un peu trop poétiques dans la bouche du vieil ei insifjjnifiant Monièze. La réponse de Zamore est du même ton et d'un éclat semblable, mieux en rapport avec l'àgc Cl le caractère du personnage.

2 Abner dit ni\enx(Alhalie, act. I, se. 1.):

Quo les temps sont changées 1

ACTE II, SCÈNE IV

Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas, SI ta fille ost fidèle à ses vœux, à sa Rloire, Si Zaïiiore est présont encore a sa mi-moire? Tu (iéloiirnes les yeux, tu pleures, lu gémis!

MONTÈZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE

Ne suis-je plus ton fils?

Nos tyrans ont flétri ton âme magnanime; Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTÈZE.

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérants,

Ainsi (|ut! lu le crois, ne sont point dos tyrans.

Il en est (jue le ciel guida dans cet empire,

Moins i)our nous contjuérir (ju'afin de nous instruire;

Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,

Des secrets immortels, cl des arts incoiuius,

La science de l'homme, un grand exemple à suivre;

Enfin l'art d'être heureux, de penser, et de vivre'.

ZAMOIU..

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ose avouer! Alzire est leur esclave, et lu peux les louer!

MONTÈ/E.

Kl le n'est point esclave.

ZAMORE

Ah, Montèze! ah, mon père!

Pardonne à mes malheurs, pardonne .i ma colère; Songe (|u'elli' est i\ moi par d<'s nœuds éternels : Oui, lu me l'as promise aux pieds des innnortels; Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure'.

MOMi:ZE.

N'atteste point ces dieux, enfants de l'imposture. Ces fantômes aiVreux, (|ue je ne cuimais plus; Sons le Dieu que J'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE

Quoil ta religion? (juoi I la loi de nos pères?

I Moiilè^o a tait de giaiulrt et rapides progrès k ■on &gel l.% «eicnce de l'Iionime, l'an «le pi-iisi r soril <les expreKsionn surprenaiitcfl uour le lemps, le lieu et le neiMiiiiiasc. Volluire pense à L(»cke, h diiiidilliu'., à la Kruiicc, il oiiMio Moiieic el l'Amérique.

Vuiii iloTiej à '«>n lort unir tout nias motnontk. J« «léftndrol iii<-> (Irnlli fondiii >ur tih ■•rinanu.

Il>«ln*. I/<A<|. Ml. IV, M. «I.

MONTÈZE.

J'ai coiiiui son ni^ant, j'ai quitté ses chimères. Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré, Manifester son ôire à ton cœur éclairé ! Puisses-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore, Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE

Quelles vertus! Cruel, les tyrans de ces lieux T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieiix. Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse? Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse? Garde-toi...

MONTÈZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien :

Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

ZAMORE

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.

Prends pitié des tourments que ton crime me coûte.

Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour

De zèle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.

Je cherche ici Gusnian, j'y vole pour Alzire ;

Viens; conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire.

Ne me dérobe point le bonheur de la voir;

Crains de porter "amore au dernier désespoir;

Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

ACTE 11, SCÈNE V

ZAMOKE.

ftiU in'accabler ici la colère céleste, Je le suivrai !

MOMÉZE.

Pardonne à mes soins paternels.

(Aux gardes.) Gardes, emp<*cliez-lcs de me suivre aux autels. Des païens, élevés dans (Ji's lois étrangères, Pourraient de nos chrétiens jjrofaner les mystères : Il ne mapparlienl pas de vous donner des lois; Mais Cusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCÈNE VI

ZAMOUK, AMÉRICAINS.

ZAMOHE. /^

Qu'ai-je entendu? (însman ! ô trahison! ô ra^je! o romî)le des forfaits 1 lâche et deniier outraf:*'! Il servirait (Insman! l'ai-je bien entendu? Dans l'univers entier n'esl-ii plus de vertu? Alzire, AIzire aussi sera-t-elh' citupable? Anra-t-elle sucé re poison délistable, App(»rt(" parmi nous par ces persécuteurs Qui pour-^uivcnt nos jours et corrompent nos mœurs? Gusman est donc ici?QM«^ résoudre et ipie faire?

UN AMERICAIN

J'ose ici te donner un conseil salutaire.

Celui (|Ui t'a sauvé, ce \|ell!ard vertueux.

Bientôt avec son (ils \a paraître a tes yeux.

Aux portes de la \ille obtiens (piOn nous conduise :

Sortons, allons tentef notre illustre entreprise.

Allons tout |)réparer contre nos eniu-mis.

Kl surtout n'éparj^nons (pi'Aharez et son (ils.

J'ai vu de ces remparts l'étrangère sliucliire :

Cet art nouveau pour tious, vaimpiein' de la nature,

Ces aniîles, ces fossés, ces hardis houlevarls.

Ces tonnerres d'airain ^nmdants sur les remparts.

Ces pièces de la guerre, oii In mort se présente.

Tout étonnants «pi ils sont, n'ont rien (pii m'é|)uu\anle.

Hélas! nos citoyens enchaînés en ces lieux,

Servent à cimenter cet asile odieux ' ;

Ils dressent, d'une main dans les fers avilie, >

Ce siège de l'orgueil et de la tyrannie.

Mais crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeur!

Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;

Eux-raême ils détruiront cet effroyable ouvrage,

Instrument de leur honte et de leur esclavage.

Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants

Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.

Partons, et revenons sur ces coupables têtes

Tourner ces traits de feu, ce fer, et ces tempêtes,

Ce salpêtre enflammé^, qui d'abord à nos yeux

Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.

Connaissons, renversons cette horrible puissance

Que l'orgueil trop longtemps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs

Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs !

Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!

Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!

Triste divinité des mortels offensés.

Vengeance, arme nos mains; qu'il meure, et c'est assez;

Qu'il meure... Mais hélas! plus malheureux que braves,

Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.

De notre sort affreux le joug s'appesantit;

Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.

Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;

Je n'ai d'autre douceur que d'en doutei- encore.

Mes amis, quels accents remplissent ce séjour?

Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.

J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare :

Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?

Voyons si de ces heux on peut au moins sortir.

Si je puis vous sauver» ou s'il nous faut périr.

1 Cimenter est poétique dans le sens figuré, mais ici il est pri iiu propre et accolé au mot abstrait d'asile avec lequel il ne peut s lier.

2 Périphrase pour désigner la poudre à canon.

SCÈNE I

Mânes (in mon ;ini ml, j'ai donc Irahi ma foi!

(l'en «'Si lail, el (iusmoii rC-gntî à jamais sur moi'!

L'Océan, qui s'c'-lève entre nus liémisphères,

A (jonc mis eiitri* nous (l'inipuissaiitts harrièros';

Je suis à lui, l'aulel a donc rcru nos vœux,

Kt déjà nosser.'nents sont écrits dans les deux!

C) loi (jui me poursuis, ombre ciiére et sanglante,

A mes sens désolés omi)re à jamais pré^ente,

(^her amant, si nies pleurs, mon iroiihle, mes remords,

l'euveni percer la i()ud)e, et passer (lu/, les morls ;

Si le pouvoir d'un Dieu fait sur\ivre à sa cendre

(let esprit d'un héros, ce cœur lidéle et tendre,

(/«•Ile âme (jui m'aima jusqu'au dernier soupir.

Pardonne àcelJiynicn où j'ai |)U consentir^!

1 ■« C'était une rmiiveuulé bien hart^i^ que de marier Alzirc au troisième acte avec (Wismuii qu'elle al)h<irre, ei tl'ôler par lu luul espoir il Zaïiiiiire pour i|ui le spectuieur n'mleresse. Aussi ce monolègue l'XciUi-l-il k lu (ireiuiére représentation une espèce .te murmure. On no pouvait deviner les ressources du génie. Mais quand l'n enl«;ndii la sc^iie de Zamoie avec Aliire, la aulle retentit d'ucclauiulions. » (L<i Harpe, i

'i Ce lHiigU|;e puiAil liop pompeux diimt la houclie d'Alzire hu ileHVHpoii Voliaiio lit- s'en soucie pan et songe à lutter contre Horace, qui h dit. liv. I , ode m :

Naquicqiiam >leiii abseldli thrudenii Ooeniiu ai*ii<>eiabill T«rriu.

S «r Où j'ai pu constiiilir. » (^ù e.>i pris liuns le sens d'duçiM/ selon l'usu^'e do ni'S vieux aiili uis, suivi fiicoif au wir siècle jmr Mnli^rc suitoiil; et Souvent nit^iuu par Uaciiie; coninic, par-ciemple, dan» l)ihn)én\e. ad. II! , se. v :

VoUi «loBO «ri bjiiiau uu J'4tali dMtinéa I

11 fallait m'immoler aux volontés d'un père, Au bien de mes sujets, dont je me sens la inèref A tant de malheureux, aux larmes des vaincus. Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es pJus. Zamore, laisse en paix mon âme déchirée Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée; Souffre un joug imposé par la nécessité; Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

ALZIRE, ÉMIRE

ALZIRE

Eh bien! veut-on toujours ravir à ma présence Les habitants des lieux si chers à mon enfance'? Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux, Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

ÉHIRE.

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie;

Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.

On nous menace, on dit qu'à notre nation

Ce jour sera le jour de la destruction.

On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;

On allume ces feux enfermés sous la terre;

On assemblait déjà le sanglant triliunaP;

Montèze est appelé dans ce conseil fatal;

C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE

Ciel, qui m'avez trompée, De quel étonnement je demeure frappée!

Quoi! presque entre mes bras, et du pied de l'autel, Gusman contre les miens lève son bras cruel !

1 Et depuis quand, seigneur. oraigneE-vous la préienre D« ces paisibles lieux si ohers à votre enfance f

Racine, Phèdre, act. I, ae. I.

2 Le sanglant tribunal désigne sans doute l'inquisition, et feux enfermés sous la terre, ses réchauds allunnés pour donnei question. I.a Harpe ne comprenait pas, puisqu'il demande;» tribunal de qui ?»> et qu'il ajoute : « le doit gouverner quelque ch quand il n'y a pas d'épithèie spécifique. » Voltaire croyait av spécifié le tribunal par l'adjectif sany/an^

SCÈNE III

ALZIRE, ÉMiaE, CEPHANE.

CÉPIIANE.

Madame, un des captifs qui dans code journée N'ont (IQ leur liberté qu'à ce grand hyménée, A vos pieds en secret demande à se jeter.

Al^IRE.

Ah! qu'avec assurance il peut se présenter! Sur lui, sur ses amis mon âme (!St attendrie : Ils Sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie. Mais quoi! faut-il (|u'un seul demande à me parler?

GÉPHANK.

.1 a quelques secrets qu'il veut vous révéler. C'est ce môme j;uerrier dont la main tutélaire De Gusman votre t'poux sauva, dit-on, le père.

ÉMIR F

Il vous clierchail, madame, et Munlèze en ces lieux Par des ordres secrets le cachait à vos yeux. Dans un sombre chagrin son âme t-nveloppt'e Semblait d'un grand dessein profondément frappt^c^

CÉFHANE.

On lisait sur son front le trouble et les douleurs. Il vous nommait, madame, et vt^pandait des pleurs; Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes, Qu'il ignore et le rang et ItHIal où vous êtes.

ALZIIIK.

Quel éclat, clu^^re Emlre! et (|uel indigne rang! Ce héros malheureux peut-i^tic est île mou sang; De ma famille au moins il a vu la puissance; Peut-être (le Zamore il avait connaissance.

I On comprend ce i^uo veut diri^ Volluire, mai* il n'expriniL' pat bcuriMisuiiiiuiii Btt |>eii&ec.

S Fra})}>èt d'uu detsein u'«»l pa« le mol propre.

Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin? Il vient pour m'en parler : ah! quel funeste soin! Sa voix redoublera les tourments que j'endure ; Il va percer mon cœur, et rouvrir ma blessure. Mais n'importe! qu'il vienne. Un mouvement confus S'empare malgr^^ moi de mes sens éperdus. Hélas r dans ce palais arrosé de mes larmes, Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE

ZAMORE

M'est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois!

ALZIRE

Ciel! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.

{Elle tombe dans les bras de sa confidente.) Zamore!... Je succombe: à peine je respire.

ZAMORE

Reconnais ton amant.

ALZIRE

Zamore aux pieds d'Alzire'!

Est-ce une illusion ?

ZAMORE

Non : je revis pour toi ; Je réclame à tes pieds les serments et ta foi. o moitié de moi-même! idole de mon âme! Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme, Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE

o jours! ô doux moments d'horreur empoisonnés!

1 « Voltaire a mis plus de reconnaissances sur la scène qu'ai: c'.in autre auteur; Zaïre, la Morl de César, AIzire , Mahome Sémtramis sont (ondes sur des reconnaissances. Cependant C(tragédies ne se ressennbient point du tout : c'est que le mênie res sort peut produire des effets absolument différents. « D'ailleurs disait-il, les hommes sont comme des lapins qui se prenneut toi tours aux mêmes pièges. » (La Harpe.)

ACTE III, SCÈNE IV

niier et fatal objet de douleur et <ie joie ' !

Ah ! Zamorc, en quel temps faut-il (|uo je te voieî

lihaque mot dans nion cœur enfonce le poignard.

ZAMORE

Tu gémis et me vois.

ALZIKK,

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE

Le bruit do mon trépas a dû n inplir le monde.

J'ai train»" loin de loi ma course vagabonde,

Depuis que ces brigands, l'arrachant à mes bras, r*^'"

M'enlevère it mes dieux, mon trrtne, "l les appas'.C^*^*^

Sais-tii (jue ce Gusman, re desliiirteur sauvage,

l'ar des tourmenls sans noml)re éprouva mon couiage?

Sais-lu (|ue ton amant, à ton lit dt'slini', laV'*'^

Chère Aizire, aux bourreaux se vil abandonné? *-^

lu frémis, tu rcss(;ns le courroux (|ui m'cnd imme ;

l-'liorreur de celle injure a passt' dans ton âme.

Un dieu, sans doule, un dieu qui puside à l'amour

Dans le sein du trépas me constr\a le jour.

lu n'as point démenti ee grand dieu qui me guide j

Tu n'es point devenue Kspagnole cl perlide.

On dit que ce (iiisman respire dans ces lieux;

Je venais t'arrac her à ce monstre odieux.

Tu m'ai mes: vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRK.

Oui, tu dois te venger, tu dois |)unir le crime; Frappe.

ZAMORE

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta fol...

ALZIRK.

rrapp(>, je suis indigne et du jour et de toi.

/AMOKI .

Ah, Moulèze! ah, cruel I mon rieur n'a pu te croire.

Al.ZUif .

,V-l-ll osé l'apprendre une action si noire? S.ds-lu pour (pnl époux j'ai jiu l'abandonner?

Nous trouvons lu même antithèse dan» ><' vers do Brutut,

ii> l. V ;

L4t*-I«I, irUU objal d'horrcar •« dr t*n>lr.«M I

S 11 fiillnit liilhser tf^ <tj)iut% (liitis le voculmluire «uratiré de la galanlerio. Vuluiire a plai o piuH nialuilroiioiiienl eiicurec« moi un iieuvlènio chant do la Hennade.

3g ALZIRE.

ZAMORE

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIKE.

Eli bien! voisdoncl'abîme où le sort nous engage; Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE

Alzire !

ALZIRE

Ce Gusman...

ZAMORE

Grand Dieu!

ALZIRE

Ton assassin.

Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE

Lui?

ALZIRE

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse; Ils ont à cet hymen entraîne ma faiblesse. Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens. Vient presque sous tes yeux de former ces liens. J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie : Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie. Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups. ZAMORE.

Âlzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime, De mon père sur moi le pouvoir légitime. L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats, Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas; Que, des chrétiens vainqueurs esclave infortunée, La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée; Que je t'aimais toujours; que mon cœur éperdu A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu : Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse; Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse. Tu vis, il me sulfii. Je t'ai manqué de foi; Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi. Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable'?

1 Ici Voltaire est vraitiient poëte. La passion d'Alzire s'expnmo avec éloquence, nfiturellement. La situation est terrible et tou»

AL/.IKE

Quand Monlèze, Alvarez, j)('nt-<^ire un «lieu Yon.:eur, Nos chrétiens, ma faibles^', au li^nple m'ont conduite, Sûre de ton trépas, à cet liymon réduite;, Enrlialnéc à Gusman par des nœuds éternels, J'adorais ta mc-moire au pied (h; nos autels. Nos peuples, nos tyrans, tons ont su que je t'aime: Je l'ai dit i\ la l(îrre, au ciel, ii Gusman nit^mc; Et dans l'alTreux moment, /aiiiore, où j(; le vois. Je le le dis encor pour la dernit^re fois'.

ZAMOUF.

Pour la derni('>re fois Zamore t'aurait vue!

Tu me serais ravie aussitôt (juc; icndue!

Ah ! si l'amour encor le parlait aujourd'hui!...

ALZUIE.

o ciel ! c'est Gusman môme, et son père avec lui.

SCÈNi: V.

ALVABEZ, GUSMAN, /AMOHE, ALZIRE, suite.

ALVAREZ, n snn fils.

Tu vois mon bionfailenr, il est auprès d'Alzire.

(yi /tiuKtre.) n loi ! jeune héros, loi par (|ui je respire. Viens, ajoute à ma joie en cet auu'uste jour'; Mens a\cc mon cher (ils partager mon amour.

ZAMORE

Qu'entonds-Je? lui, Gusman! lui, ton Jils, ce barbare?

thaiiU9,c(iininp l'entretien do Uodrijjue et de Chinièноapr^g la mort

(lu lomii-, (!t Voltaire |»iiniil s'revrr an iiivfuii île ««om n.odèle.

1 rom ce iiinrci'uu est iKliimahle. Tnu.i ont au iiue ;c t'aime . coinnie 11) |irést'rii qui l.iuvf In niuiiuiiaire iX|tiiiiie H«IMeiiieiil Im [utHsiuiil A Gustnitn mnn tsl suMirnt'.

5 la silimlum rsi ilranmiKiiie , iiiuik on regrette «prelle roiI Miiiefiec par mm d'invr;iiseiiil>laiic«'B el ({u'Alvarcz ae serve di» loeiuiniig HiiH><i luiiguiiiHuiiictf quc cello ci : • Ajoiiie à ma ji)ie en cet auyualo jour. *

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare!

ALVAREZ

Dans quel étonnement...

ZAMORE

Quoi ! le ciel a permis Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

Gl]^MA^,

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie? Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE

Horreur de ma patrie!

Parmi les malh.eureux que ton pouvoir a faits, Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN

Toi !

ALVAREZ

Zamore !

ZAMORE

Oui, lui-même, à qui ta barbarie Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie; Lui, que tu fis languir dans des tourments honteux. Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux '. y"

Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire, ^ ■

Tu viens de m'ariacher le seul bien où j'aspire. /'o)'\ Achève; et de ce fer, trésor de tes climats, .^^

Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas. La main, la môme main qui t'a rendu ton père, Dans ton sang odieux pourrait venger la terre : Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis, En révérant le père et punissant le fils.

ALVAREZ, à Gusman, De ce discours, ô ciel ! que je me sens confondre! Vous sentez-vous coupable, et pou vez-vous répondre*?

1 Ce vers est d'une grande beauté, tl exprime la supériorité de Zamore sur Cusman el la confusion de cet orgueilleux vainqueur devant un esclave. Les traits de ce genre, et ils sont rares, sont toujours accueillis avec Iranspurl.

2 11 est au moins étrange qu'Alvarez ait ignoré jusqu'alors les cruautés de son fils.

ACTE ni , SCÈNE V

60S1IAN. v>.s-~'

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avillr' Jusqu'à le rénilcr quand jf dois le punir! Son jusle châlinient, que lui-n)6iue il prononce, Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

[AAlzire.) Madame, votre cœur doit vous inslruiro assez A quel point on secret ici vous m'offensez ; Vous qui, sinon pour

moi, du moins pour votre gloire. Deviez de cet esclave (HoulTer la mémoire ; Vous, dont les |)kMMS encore outragent votre époux ; Vous que j'aimais assez pour en être jaloux.

AL2tRE.

(A (wHsman.) {A Alvarci.)

Cruel! Kl vous, seigneur, mon protecteur, mon père :

[A Zamore.) Toi, jadis mon espoir en im temps plus prospère, Voyez le joug horrible où mon sort est lié', Kt fn-misscz tous trois d'horreur et de pilit^

! Eli monlranl Zamore.) Voici l'amant, l'i-poux que u)«Mhoisll mon père. Avant (|ne je connusse un nouvel hémisphère-'. Avant (juc de l'Kuropc on nous poi tilt des fers. !.(! hruil d<- son trépas perdit cet univers* : Je vis toml)er l'empire où reijnaient mes ancêtres; Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres. Mon p'i-e infortuné, plein d'ennuis et de jours, " Au Dieu que vousstrvez eut à la lin recours : C'est ce Dieu (h-s clireti'-ns (jiie devant vous j'atteste; Ses autels sorjl témoins de mon hvmen luueste ; C'est aux pieds de ce Dieu (lu'i-ii horrible sermcîul Me doiuie au meurtrier (|ui m'rtt.i mon amant. Je coimais mal pciit-(^tre une loi si nouvelle; M:iis l'en ridis ma vcrtu, (pii parle aussi haut qu'elle.

l Ihii I iT m iivilir est mie expn'ssion qui louche au grotesque. Ce sont fie ce» mots qui, 8ui\ant l't'xpressi.ii de J.-H. ilousseaii,

llurUiit «l'rrrroi d* M voir ACconpUt.

9 Un tort Ité h un jouq osl une singulière tnclapliure.

5 KxpresHitiii ini|iropro qui doime i\ croire qu'Aizire a \i>ilé l'Europe.

4 Puls.jn'AlT.ire sait (|u'il y a nu auiro monde, elle ne doit |>ns dire que 1 Anieri(|ue uni un univers.

Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi: Mais après mes serments je ne puis être à loi. Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime. Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime. Qui des deux osera se venger aujourd'hui? Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui? Toujours infortunée et toujours criminelle. Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle, Qui me délivrera, par un trépas heureux, l)e la nécessité de vous trahir tous deux? Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie Frémira moins qu'une autre à m'arracherla vie. De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits : Punis une coupable, et sois juste une fois'.

GUSMAN

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence ' Que ma bonté trahie oppose à votre offense : ■ Mais vous le demandez, et je vais vous punir; Votre supplice est prêt : mon rival va périr. Holà, soldats.

ALZIRE

Cruel !

ALVAREZ

Mon fils, qu'allez- vous faire'?

Respectez ses bienfaits, respectez sa misère. Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois! L'un tient de moi la vie, à. l'autre je la dois! Ah! mes fils! de ce nom ressentez la tendresse; D'un père infortuné regardez la vieillesse; Et du moins...

1 Toute celle tirade depuis Zamore, tu m'es cher, jusqu'il la fin, esi admirable de force logique cl de passion véhémenle.

2 11 fallait que Zamore fût. le libérateur d'Alvaiezel que Gusman conservât un grand fonds de pieté filiale pour que Zamore ne t'ù» pas puni irumédialement. I.a combinaison dramatique qui amène ce résultat est fortement conçue.

SCÈNE VI

4LVAREZ, (iUSMAN, ALZIRK, ZAMORE, D. ALONZE»

OFFICIEH ESPAGNOL.

ALONZE

Paraissez, s<;igneiir, et commandez:

D'armes et d'ennemis ces champs sont inond<5s : Ils marclient vers ces murs, et le nom de Zamore Est le cri menaçant (jui les rassemble encore. (^e nom sané pour eux se m^le dans les airs ■< (^

A C(! bruit bcliicpieux d«'s barbares concerts. ♦ ^^-A'-v*'^ Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent ; !)o leurs cris redoublées les échns retentissent; Kn bataillons serrt5sils mesurent leurs pas, Dans un ordre nouveau (ju'ils ne connaissaient

pas; Va ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre ', Semble apprend:»; de nous h; ^;rand arl tie la guerre.

GISMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer :

Dans la poudn» à l'instant \ous les verrez rentrer '.^vA'^^

Héros de laTTaslillo, enfants de li victoire,

i)v monde est fait pour vous ; vous l'ôies pour la gloire ;

Eux poin- porter vos fers, vous craindre, et vous servir.

ZAMOUE.

Mortel égal à moi, lU/us, faits pour obéir?

GUSMAN

Qu'on l'entraîne.

ZAMOHE.

Oses-tu, tyran de l'innocence, Oses-tu me pimir d'une juste défense?

{Aux Kspnfinols qui l'nttotircnl.) Rles-vous donc des dieux cpi'on ne puisse attaquer? Kl, lelnis de notre sang, faut-il vous lnvo(juerT

GUSMAN

Obéissez.

I Vi>udral»-Ja d* U terre Inutile UrJcau....

lUrine, IpHi/:., net. I, le. u.

'i n pKrIa, «t dini In pouJro II lei finl Inut rentier.

llncia«. Btth,i, «cl I. te. lit.

ALZIRE

Seigneur !

ALVAREZ

Dans ton courroux sévère Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GIJSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous. J'y voie ; adieu.

ALVAREZ, ALZIRE

ALZIRE, se jetant à genoux.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.

C'est à votre vertu que je rends cet hommage, Le premier où le sort abaissa mon courage. Vengez, seigneur, vengez sur ce cœur affligé L'honneur de votre fils par sa femme outragé. Mais à mes premiers nœuds mon âme était unie : Hélas ! peut-on deux fois se donner dans sa vie? Zamore était à moi, Zamore eut mon

amour : Zamore est vertueux; vous lui devez le jour'. Pardonnez... Je succombe à ma douleur mortelle.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle. Je plains Zamore et toi; je serai ton appui ; Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui. Ne porte point l'horreur au soin de ma famille : Non. tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille: Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis; Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils : Son âme à la pitié se peut ouvrir encore,,

V ALZIRE

Hélas! que n'êtes- vous le père de Zamore!

i Cet liéinisliche est amphibologique. la même idée est exprimée sans obscurité par ce vers de la seconde scène du deuxième acte :

La mort a respecté ces jours que je te dois. FIN DU TROISIÈS'.E ACTE.

ALVAREZ, GUSMAN

ALVARK/.

Méritez donc, mon fils, un si j,nan(l avantage. Vous avez triomphé du nombre et du courage; Kl, do tous les vengeurs de cv. triste univers, Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers. \\\ 1 n'ensanglantez point le prix de la victoire' I Mon (ils, que la ch-nience ajoute à votre gloire! J" vais, sur les vaincus cicntlant muîs secours, (Consoler leur misi-re, et veiller sur leurs

jours. Nous, sonue/. cependant (|u'un pèn* \ous implore; Soyez lioiiMue ei chrétien : pardonnez à Zamore. .Ne pourrai-je adou» ir vos irdlexibles mœurs? Kt n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN

Ah! >ous perce/ le mien'. Demandez-moi ma vie Mais laissez un champ libre à ma juste furie; Ménagez le courroux (ir. mon cœur opprimé, (îonuncnl lui pardonner? le hartiare est aimé.

ALVAHF.Z.

Il en est plus à plaindre.

USI1AN

A plaindre? lui, mon père!

Ah ! (|u'on me plaigne ainsi, la mort me sera ch^re.

ALVAUF.7..

Quoi! vousjoi}?ncx encore à cet ardent courroux

I II osl (>vitletu (pie /c pri.r d« la victoire est là pjirce que votre victoire n'aurait pus s'.î.Tl n la rime.

? Ce jeu de iiint- sur cœur convifndrnil h peine dans ime o<iinedie. Doux vcra plus hus nous voyons ce mènio cœur opprime.

La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux 'î

GUSMAN

El VOUS condamneriez jusqu'à ma jalousie? Quoi ! ce juste transport dont mon âme est saisie. Ce triste sentiment, plein de honte et d'horreur, Si légitime en moi, trouve en vous un censeur! Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée*!

ALVAREZ

Mêlez moins d'amertume à votre destinée; Alzire a des vertus, et, loin de les aigrir, Par des dehors pTus doux vous devez l'attendrir. Son cœur dè'ces climats conserve la rudesse, 11 résiste à la force, il cède à la souplesse. Et la douceur peut tout sur notre volonté \

gusman.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté? Que, sous un front serein déguisant mon outrage, A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage* ? Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux. Au lieu de le blâmer, partager mon courroux? J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave, Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur*. Et que j'ainie, en un mot, pour comble de malheur.

i Gusman n'en est pas à soupçonner. Tout ce dialogue est bien faible.

2 Douleur effrénée est plus que négligé.

ô Ces liois vers sont mauvais; le rapport dn cœur d'Alzire au climat devrait s'étendre au vers suivant et il n'en est rien. La

méiaphore est brusquement interrompue. Soup Z^sse est un mol impropre, et le poëie ajoute un vers parasite pour introduire celui de douceur, qui est le seul juste.

4 Ces vers reproduisent une idée déjà exprimée par Racine :

Ailes, en lai jurant que votre âme l'adore, A de nouveaux mépris l'encourager encore.

Andromaque, act. II. se. v.

5 Ce sentiment si cruel dans l'amour a inspiré des traits touchants à Corneille et à Racine ;

Faible soulagement d'un malheur sans remède I Pauline*, je verra! qu'un antre vous possède.

Polyeuete, act II, se. i..

Et cependant un autre Possédera ea effinr dont j'attirais les vœux.

Mithrid., act II, se. vi

ACTE IV , SCÈNK 1. 4T

Nf VOUS repentez poiiil d'un amour légiiime; Mais sachez le ré^lcrjtO£l excès mèin; au crime. Pronif llez-nioi du moins de ne déciiicr rien. Avant de m'accordcr un second entretien. GUSUAN.

Eh : que pourrait un fils refuser à son père?

Je veux bien pour un temps suspendre ma colère ;

N'en exigez pas plus tie nion cœur outragé.

.'LVAREZ.

Je ne veux que du temps.

{H sort.)

GUSMAN , seul.

Quoi 1 n'être point vengé!

Aimer, me repentir, être n'idiiii cncoie A l'horreur d'en\|erlc destin di- Zaniore, D'un de ces vils morlols en Eiiro|)(' ignorés, Qn\i peine du nom d'iiomme on aurait honorés.. Que vois-je? Alzire! ô ciel !

SCÈNK II.

GUSMAN, ALZIUE, fiMlRF

ALZIRE

('-•('St moi, c'est ton épouse, C'est ce fatal objet de la fureur jalouse, Qui n'a pu le chérir, (pii t'a dO révérer. Qui U' plaint, (pu l'ouiragc, ciciui \irni t'im|)l<)ri'r. Je n'ai lirn déduis)". Suit grandetir, soil faibli'sse. Ma bouclu" a fait l'axcu (pTun autre a ma lendr»'sse; El ma sincérité, tioj) luru-stc vertu.

Si mon amant périt, est ce (pii l'a perdu. Je \i\\s plus t'étonner : ton épouse a l'audace De s'adresser à loi |)our demander sa grâce'.

I Al/.ire doiiiaridiiiil ii son eixnix eulrugé la grâce do son uniatit.

nipellc, uvoc anide^ie dmis l obji i elcnniriisle dans les rapports,

r.iuiiiic iiiiploraiil ra|i|iiii de Sévère, ^t»n niiittiil.ei) liiveiir <ie Po-

lyeiicie, Kon eiimix. Diiiis cette lutte ae deux grands poêles, le vieux

Corimllle garJo le premier rang.

J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,

Tout terrible qu'il est, doit être généreux.

J*ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,

Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :

Une telle vertu séduirait plus nos cœurs :^ vî/V

Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs. ^ *""

Par ce grand changement dans ton âme inhumaine,

Par un effort si beau tu vas changer la mienne ;

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,

Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).

Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.

Peut-être une Espagnole eût promis davantage ;

Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs :

Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs'.

Ce cœur simple, et formé des mains de la nature,

En voulant t'adoucir redouble ton injure :

Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais

Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre âme, Pour en suivre les lois, connaissez-los, madame. Étudiez nos mœurs avant de les blâmer; Ces mœurs sont vos devoirs ; il faut s'y conformer. Sachez que le premier est d'étouffer l'idée Dont votre âme à mes yeux est encor possédée; De vous respecter plus, et de n'oser jamais Me prononcer le nom d'un rival que je hais; D'en rougir la première, et d'attendre en silence Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance. Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux, S'il peut vous pardonner, est assez généreux. Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible, Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

1 II y a ici une syllepse ou accord de pensée ei non de mois , car leur est un pluriel et ne peut se rapporter grammaticalement à une Espagnole. C'est ainsi que Racine a pu dire dans Athalie :

Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge, Vous souvenant, niun fils, que caché sous ce lin Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin

SCÈNE m

ALZIRK, ÉMIRE.

ÉMIRE

Vous voyez qu'il vous aime; on pourrait l'attendrir.

S'il m'aime, il est jaloux ; Zamore va pj^rir : J'assassinais Zamore en (jtinandant sa vie. Ali! je l'avais f)révu. M'aiiras-tn mieux servie? Poiirras-tii le sauver? Vi\ra-t-ii loin de moi? Du soldat qui le garde as-lu tenté la foi? •

F.HIRE

1,'or qui les séduit tous vient d'dblouir sa \ue.

Sa loi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIHE.

Ainsi, ^'râces aux cieux, ces métaux détestés

Ne serviinl pas toujoiirs h nos calamités.

Ali ! ne perds point lic lemps : lu balances encore!

ÉMIflK.

Mais aurait-on juré la perle de Zamore? Alvarez aurait-il assez |)eu de rrédit?

Kt le conseil cnlin. ..

ALZIRK.

Je crains tout , il suffît.

Tu vois de ces tyrans la fureur (l«spoli(|ue; Ils pensent (|ut' pour eux le ciel lit l'Amérique, Qu'ils en sont nés les roi»; et /amoie à leurs yeux , Tout souverain (|u'il fut , n'est (|u'un siMitieux. (Conseil de meuririeis! (iusmaii ! peuple barbare! Je prévinidrai les coups (|ue voire main prépare, (îe soldai no >itnt |)oinl : (pi'il larde à m'obéirl

EMIKK.

Madanu', avec Zamore il \a bientôt venir; Il court .1 la prison. Déjà la iiuil plus sombre (Couvre ce ^rauil dessein du secrel de son ombre '.

I Voliairc se répète, car il n déjà dit dan» Hrutus, aci. IV. se. t

Déjk I ' niiil pliii lonibr* VoU* net f rsnUi dritaiiti «lu ■•«r*l U« ion umbr*.

Fatigués de carnage et de sang enivrés,

Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

AI.ZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte : Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

ÉMIRE

Il vous prévient déjà ; (lépliane le conduit.

Mais si l'on vous ronconlre en cette obscure nuit,

Votre gloire est perdue, et cette honte extrême...

ALZIRE

Va , la honte serait de trahir ce que j'aime.

Cet honneur étranger, parmi nous inconnu ,

Nest qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :

C'est l'amour de la gloire, et non de la Justice ^

La crainte du reproche, et non celle du vice '.

Je fus instruite, Émire, en ce grossier climat,

A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.

L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne

De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE, un soldat».

ALZIRE

Tout est perdu pour toi ; tes tyrans sont vainqueurs, Ton supplice est tout prêt : si tu ne fuis, tu meurs.

1 Alzirc fait des maximes à la manière de La Rochefoucauld C'est bien fort pour une Américaine.

2 « I^a vraisL'ml)lance est manifestement violée au quatrième acte et de plusieurs manières. Gusman est vainqueur; Zamore est en prison, la nuit \ieni et le soldat qui a trouvé moyen de le délivrer l'amène devant Aizire au lieu même où elle vient de parler à Gusman. Ici les invraisemblances sont accumulées. D'abord comment le soldat qui a consenti à s'exposer au danger' le pics imminent augiuente-t-il si giatuitement ce danger, en amenant Zamoïc de la prison dans le palais même de Gusman , au lieu de précipilei' son évasion? Gomment Aizire elle-même expose-t-elle son amant à un péril si manifeste' Certainement elle ne doit avoir rien de plus pressé que de le savoir en sûreté; elle n'a pas d'autre dessein, et ce n'est pas là le cas de tout risquer pour une entrevue d'un

I-'Améi-i(|ue t'appelle, et la nuit le seconde

Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

ZAMOnE.

Ksclave d'un barbare, épouse d'un chrétien. Toi ()ui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre! Eh bien ! j'obéirai. Mais os«\s-tu me sui\re? Sans trône, sans secours, au comble du malheur. Je n'ai plus à l'offrir (iu'um désort et mon cœur. Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

AL/JUK.

Ah? uu'élail-il sans toi? qu'iii-j»; aimé que toi-mém<'?

El qu'est-ce auprès de loi que ce vil univers?

Mon âme va le suivre au fond de tes déserts

Je vais seide en ces lieux , où l'horreur me consume , . ,

LauKuir dans les regrets , sécher dans l'amerlume , '\-^"-;

Mourir dans le remords (^a^oir trahi ma foi,

D'élre au pouvoir d'im autre, et de brûler pour loi.

Pars , emporte avec toi mon bonheur et ma vie ;

Laisse-moi les horreins du devoir (|ui n)e lie.

J'ai mon amant ensemble »>l ma gloire à sauver '.

Tous deux nie sont sacrés; je les veux conserver.

ZAMORR.

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?

mofiiciii Ce n'est pas tout : finsman vient de quitter Aizire. o(> C8l-il dans rcl instanl' que l'uil-il? od ne doit pus l'ignorer. Coin ment, après imii (•(> qui s'esi passé, laigso t-il a sa lenimc la li ht'it»! (l'être arnif dans lu miil et «l'erilrelemr son amanl? Celle condinle est bien elranue, el un vims de Ih nièce la rend eticnie plus inexplicable bans le reçu (|ue tait plus loin la suivante d'Al zirc de ce qui vient de se passet onlre Zuniore cl le soldat, se trouve

ce YlM-8 :

Aa palnii A* Otiitiinn Ja !• roli qal t'aranee.

OÙ cul diine le lieu d • 1 1 ficèu", si ce n'e^i pas dan» ce même palais do (;uKtiiiin et d'AlMiier., dans le palais du gouverneur»

Supponons encore i|u'(>ii ait mis palais au lieu d'ai)i'arti nient, qui était le tHdl pri'pre, inuis alors eonini>iil xlziif, au iniliiii de la nml, n'iHiello pas dans rappanenu^nt de sim «'Ihuix ^ » l..i Har}>ê. 1

1 J'ai Toirr SU* •ntoinbU «t ma gluiio k Unfvtidra.

Haein*. liiki/^i'Hit. ael IV, •• «i

Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?

Quoi ! ces affreux serments qu'on vient de te dicter,

Quoi ! ce temple clirétien que lu dois détester,

Ce Dieu , ce destructeur des dieux de mes ancêtres,

T'arraciient à Zamore , et te donnent des maîtres?

ALZIRE

J'ai promis ; il suffit : il n'importe à quel dieu.

ZAMORE

Ta promesse est un crime , elle est ma perte ; adieu. Périssent tes serments, et ton Dieu que j'abliorre !

ALZIRE

Arrête : quels adieux ! arrête , clier Zamore '

ZAMORE

Gusman est ton époux !

Plains-moi , sans m'outrager.

ZAMORE

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE

Je songe à ton danger.

ZAMORE

Non , tu trahis , cruelle , un feu si légitime.

ALZIRE

Non , je t'aime à jamais ; ei c'est un nouveau crime. Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux. Quel désespoir iiorrible étincelle en tes yeux? Zamore...

ZAMORE

C'en est fait.

ALZIRE

Où vas-tu?

ZAMORE

Mon courage De cette liberté va faire un digne usage '.

ALZIRE

Tu n'en saurais douter, je péris si lu meurs.

ZAMORE

Peux-tu mêler l'amour à ces moments d'horreurs?

1 « Celte sortie de Zamore laisse le spectateur dans une grande impatience de savoir ce qu'il aura fait. Le récit d'Émire, et ensuite la scène où l'on vient arrêter Alzire, augmentent encore i'incerlitude et la terreur. » (La Harpe.)

SCÈNE V

ALZlRfc:, ÉMIRE.

ALZIRE

Je succombe , il me laisse :

Il part ; que va-t-Jl faire ? o moment plein d'effroi! (lusman ! quoi 1 c'est donc lui que j'ai quitté pour toi I Éiuirc , suis ses pas , vole , et reviens m'inslruire S'il ost en sûreté , s'il faut que je respire. Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

[Émire sort.) Un noir pressentiment m'aflliRe et me saisit : Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible. o loi , Dieu des chrétiens , Dieu vainqueur et terrible. Je connais peu tes lois: ta uiain , du haut des cieux , l'erce à |)eine un nuage épaissi sur mes yeux^ : M.;is si je si Is à to; ., si nu)n amour t'offense , Sur ce cœur malheureux épuistî ta vengeance, (irand Dieu, conduis Zaniore au luilieu des déserts! Ne serais-lu le Dieu que d'un autre univers? Les seuls Kuropccns sont-ils nés pour le plaire? Es-tu tyran d'un monde , et de l'autre le père ? Les vainqueurs , les vaincus, tous ces faibles humains. Sont tous égaleuient l'ouvrage de tes niains^ Mais (le (|uels cris affreux mon oreille est frappée!

J'ententls nonunt-r /amort' : ô ciel! on m'a trompée. Le bruit redouble , on vient : ah ! Zamore est perdu.

i L& passion vruiu (pii anime celle sc^ne, le niouvemeni du diulu(fuc, l'inuirêt puisHuiil de lu .Mluaiion , tuiii i-unlribuu ù faire ouhher au ihéàlru U's invraiscnihlames signaléts par l.u llurpo, el dans le cabinet nu'^nio on est leiilo de le» excusi-r.

2 Pi-rce à]ieinr niiitique d'hurn.ome. dil I a ilurpe; cela est vrai, mais un ton plus (^nivc, oVsl qui< la niclaphore iTosl pas juste : une matti ni' j)errr pas un nuam*.

ô Voiiaire uitne ces lieux koniinuns do oioralo. C'est ainai qu'il dira dana AluhomeijOci. I. 8c. iv :

L'intoota oiisi'vell ioatTliarb* Et r»igle iiiipéiinux qui |>liiiio >'■ b»ul du elal Ktoirtnl Uju« 1« néituiaujc youx ii« rÉt«rn«l.

SCÈNE VL ALZIRE , ÉMIRK

AL7JRE.

Cihère Émire , est-ce toi? qu'a-t-on fait? qii' as-tu vu? Tire-moi , par pitié , de mon doute terrible. /^

ÉMIRE

Ali! n'espérez plus rien : sa perte est infaillible.

Des armes du soldat qui conduisait ses pas

Il a couvert son front , il a chargé son bras.

Il s'éloigne : à l'instant le soldai prend la fuite :

Votre amant au palais court et se précipite ;

Je le suis en tremblant parmi nos ennemis,

Parmi ces meurtriers dans le sang endormis ,

Dans l'horreur de la nuit , des morts , et du silence.

Au palais de Gusman je le vois qui s'avance ;

Je l'appelais en vain de la voix et des yeux;

Il m'échappe ; et soudain j'entends des cris affreux :

J'entends dire : a Qu'il meure ! » on court, on vole aux armes.

Retirez-vous, madame, et fuyez tant d'alarmes;

Rentrez.

ALZIKE.

Ah ! chère Ëmire , allons le secourir.

ÉMIKE.

Que pouvez-vous, madame , ô ciel?

ALZIRE

Je puis mourir.

ACTE IV, SCÈNE VII

ALONZE

En ce moment affreux Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux. Daignez me suivre.

ALZIRE

o sort ! ô vengeance trop forte ! Cruels! quoi ! ce n'est point la mort que l'on m'apporte" Quoi ! Zamore n'est plus , et jo n'ai que des fers ! Tu g'Jmis , et tes yeux de iaruics sont couverts! Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la liaine? Viens; si la mort m'attend , viens, j'obéis sans peine.

rW DU QOATRlf^ME ACTK.

SCÈNE

ÂLZIRE, GARDES.

ALZIRE. vv

Préparez-vous pour moi vos supplices cruels ,

Tyrans , qui vous nommez les juges des mortels? ^r^ ^J

Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude ^^v»/'

De mes destins affreux flotter l'incertitude ' ? js^"^*^

On m'arrête , on me garde , on ne m'informe pas

Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas*.

Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlissent;

Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

SCÈNE

MONTÈZE, ALZIHE.

ALZIRE

Ah ! mon père 1

MONTÈZE,

Ma fille, où nous as-tu réduits?

1 « Flotter l'incertitude dans Vhorreur de l'inquiétude est um surabondance de mots qui même ne vont pas bien ensemble. • ^Li Harpe.)

2 Voltaire se copie après avoir copié Racine. Il a dit dans Zaïre act. IV, se. 1 :

Abl qne fait Orosmane? Il ne s'informe pas Si J'attends loin de lai la vie ou le trépas.

Et Racine l'avait devancé dans Andromaque, act. V, se. l ;

Il ne s'informe pas Si l'on souhait» ailleurs sa vie ou sou trépas.

AI.ZIRE, ACTE V, SCÈNE

Voilà de ton amour les exécrables fruits. Hélas! nous drmaiidions la urâce de Zamore; Alvarez avec moi daignail parler encore : Un soldat à l'instani se présente à nos yeux -, C'était Zamore même , t^garé, furieux; Par ce (U'uMiisemfiit la vue était trompée. A peine entre ses mains j'a|)crçois une épée : Entrer, \olcr vers nous , s'élancer sur Gusman , L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment. Le sang de ton époux rejaillit sur ton père' : Zamore, au uiCme instant dépouillant sa colère , I onibc aux pieds d'Alvarez , et , tranquille et soumis , Lui présentant ce fer Icint du sauR de son fils : • J'ai fait ce que j'ai dû , j'ai vcnj^é mon injure ; « Fais ton devoir, dil-il , et ven<^e la nature. » Alors il se prosterne , attendant le trépas. Il' |)ère tout sanglant se jeitf entre mes bras; Tout se ré\('ille , on court . on s'avance , on s'écrie, On vole ;i ton époux , on rappelle sa \le ; On arrête son sang, on priasse le secours l><' (et art inventé pour conser\er nos jours', luiit le peuple ii grands cris demande ton supplice. Du meurtre de son maître il le croit la complice ;

ALZIKK.

Vous pourriez...

MONTK/F..

Non , mon cœur ne l'en soupçonne pas ; Non , le lien n'est pas fait pour de tels attentats ; Capable d'une erreur d ne l'tst point d'un crime; Tes yeux s'étaient fermés sur l»* bord de l'abîme. Je le souhaite ainsi, je le crois : cependant

1 Ainsi le |M re dWlzire étuit duus lu i liuiiibre de (iiisnutn et Alzirc ti'v éluil pas. C'eKl h n'y nen oiuprendru. (juuii|uo Vulliiiro

chcrelie k voiler ces invruiseiiibluiiocs en laibam dire plu» Imul à Montèie !

ilAUil neoi lUinantliuiK U f râ«« da Zamor*. Al*«r«a :iTce mni dallait parler eiieure,

on volt trop (iiif ' ,1 est iiml r.li'isi pour uiie ilciibeialioii ;

Îu'il n'y u pu-» m roiiiiiiiccr iM.nu'.ijttU'meni sur lo »orl île

miore tlniii mi n i i im ;i iTiiiiidre, elipie puur toiil diro pertonD* àco tuoriirtii n'uHl oti il duvruii eue.

'1 l'éi iplua.Hc iKiiir dcHiuiiur U iiiédeciao, qui oublie riCf! luuTui* pourquoi elle a «M4> Uivtiuléu.

Ton époux va mourir des coups de ton amant. On va te condamner ; tu vas perdre la vie Dans l'horreur du supplice et dans l'ignominie ; Et je retourne enfin , par un dernier effort, Demander au conseil et ta grâce et ma mort.

ALZIRE

Ma grâce ! à mes tyrans? les prier ! vous , mon père.

Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.

Je plains Gusman ; son sort a trop de cruauté ;

Et je le plains surtout de l'avoir mérité.

Pour Zamore , il n'a fait que venger son outrage;

Je ne puis excuser ni blâmer sou courage.

J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.

il mourra... Gardez-vous d'empécliermon trépas.

MONTÈZE.

o ciel ' inspire-moi , j'implore ta clémence !

(Il sort.

SCÈNE III

ALZIRE

o ciel ! anéantis ma fatale existence.

Quoi ! ce Dieu que je sers me laisse sans secours ! Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours! Ah ! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile Me permettait la mort , la mort, mon seul asile. Eh ! quel crime est-ce donc , devant ce Dieu jaloux , De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?, Quoi ! du calice amer d'un malheur si durable '^ Faut-il boire à longs traits la lie insupportable' ? Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré. Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré ? Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre, A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ,

1 On ne boit pas la lie à longs traits ; on boit un breuvage jui qu'à la lie qui reste au fond du vase. Si durable, tnsupportab sont de véritables chevilles. Ce monologue, le plus grave aca philosophique d'Alzire, a fait dire au satirique Gilbert :

Alsire au désespoir oommente le Phidon.

SCÈNE IV

ZAMORE enchair^, ALZIRE, gardks.

ZAMOHE.

C'est Ici (fu'il faut périr tous deux.

Sous l'horrible appareil de sa fausse justice, Un trlbimal de san^ te condamne au supplice, (iiisman respire encor; mon hras désespéré N'a portt^ dans son ^ein (|u'un (oii|) mal assuré : Il \it pour achever le malheur de Zamorc;; il mourra tout couvert de ce sang que j'adore; Nous périrons ensemble à ses ynix expirants; Il va goûter encor le plaisir des (yrans. Alvarez doit ici prononcer de sa bouche (.

L'abominable axréi de ce conseil farouche. ^^'~' C'est moi ({ui l^Tî^erdue, et tu péris pour mol.

ALURE.

Va, jt; ne me plains plus; je mourrai près de toi. Tu m aimes, c'est assez; bénis ma destinée, Dénis le coup alTreux (jui rompt mon hyménéc; Songe (pie ce moment, où je >ais chez les morts. Est le seul ou mon cd'ur peut t'aimer sans remords. Libre par unm supplice, à mfii-im'^nM? rendue. Je dispose h la lin d'une fol (|ui l'est due. L'appareil de la mort, élevé pour nous deux. Ksi l'autel on mon coMir te rend ses prenders feux. C'est l.'i (pie j'expierai le crime iiiNolontalrc he rinlidr-lit(^ (pie j'avais pu le faire Ma plus ;;rande amertume, en c«' tunestc sort , C'est d'entendre Alvarei prononcer notre mort '.

I Aliire parle ici M'Uh) nou curHcUTe ei selon lu naturt*. Il osl fâcheux ({lie ceit sciiiMiieiiU hi vrais ei fi l iichantti s'expriment

par cinq dtsUque», qui ive auivent el ao reaaemblenl.

ZAMORE

Ah ! le voici ; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE

Qui de nous trois, ô ciel! a reçu plus d'outrage? Et que d'infortunés le sort assemble ici I

SCÈNE V

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, gardes.

ZÀMORE.

J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi;

Tu dois me prononcer l'arrêt (|u'on vient de rendre :

Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre;

Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts

L'assassin de ton (ils, et l'ami d'Alvarez.

Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie

Te force à lui ravir une innocente vie?

Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur :

Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?

Connu seul parmi nous par ta clémence auguste ,

Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!

Dans le sang innocent la main va se baigner!

ALZIRE

Venge-toi , venge un fils , mais sans me soupçonner. Épouse de Gusman , ce nom seul doit t'apprendre Que, loin de le trahir, je l'aurais su défendre. J'ai respecté ton fils; et ce cœur gémissant Lui conserva sa foi , môme en le haïssant. Que je sois de ton peuple ap[]laudie ou blâmée , Ta seule opinion fera ma renommée :

Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien, Je dédaigne le reste , et ne demande rien. Zamore va mourir, il faut bien que je meure; C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ

Quel mélange , grand Dieu , de tendresse et d'horreur ! L'assassin de mon fils est mon libérateur. Zamore!... oui, je le dois des jours que je déteste; Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...

ACTE V, SCENE V

Je suis père, mais liomnie; et, malgré ta fureur, Malgré la \oix du sang (jui parle i\ ma douleur, Qui doinando vengeance à mon

âme é|)er(lue, La voix de les bienfaits est encore entendue.

Et toi (|tii fus ma fille, et que dans nos malheurs J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs, S'a, ton ptirc est bien loin de joindre à ses soudranccs Cet horrii)le plaisir (|ue donnent les >cngeances. Il faut perdre à la fois, par dos coups inouïs, Et mon libt^ratcur, et ma (ille , et mon (ils. I.c conseil vous condamne : il a , dans sa colère, F)u fer de la ven'„'cance armé la main d'un père. Je n'ai point refusé ce miiiislèn' affreux... Ml je viens le rem|)lir, pour \ous sauver tous deux. Zamore, lu peux tout.

ZAMORE

Je peux sauver Alzire?

Ah ! parle, (|ue faut-il?

ALVAREZ

Croire un Dieu (pii m'inspire.

Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien; Ici la loi pardonne à qui se rend chn'-tien. -uWa * '

<lettc loi, ('}ue na'„'ui're un saint /rie alTictée.-^-»^^^'^^'* Du rie! en ta faveur y semble éiri' .ipportée '. r^^-' Le Dieu (|ui nous api)rit lui-même ;"i pardonner De Son ombre h nos yeux saura l'environner. Tu vas (lis Kspagnols arrêter la colère; Ton sang, sacn' pour eux, est le sang de leur frère: Les traits de la vengeance en leurs mains suspendus, Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus'. Je réponds de sa vie , ainsi (|ue de la tienne; Zamore, c'est de toi (pi'il faut (pie je l'obtieime^ Ne. sois point Inilexible à celte faible voix; Je le devrai la vie une seconde lois.

1 Celle loi , (lui vionl d'èirc faite, ne durera guère .- elle n'a pas lalsBé de iruco dans rhisioire. Oii voit irop (|tie c'est un expedieni

du piKif pniir iiniener utie sim^^iic; idhIs lu scène elanl belle ei pulliétiquo, on ne simjçe |>us h lo chiciiiicr sur celle loi apocryphe.

2 l'ouri|iiol sur Alzire? Dins l'liv|)uili68e du pocie, lii loi (pii Muvo lu vir de /.uiiiore pour prix de si conversion no proicyo pua Al/ire, déjà chrclienne.

3 9«i|ii«nr, <!• TOI b»n(4i II faut qaa J* robti«nn«.

Cnrucill» l'vl}fUiif, n*\ lt M. m.

Q2 ALZIHE.

Cruel ! pour me payer du sang donl tu me prives , Un père infortuné demande que tu vives. Rends-toi chrétien comme elle ; accorde-moi ce prix De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, à Aliire.

Alzire, jusque-là chérissons- nous la vie? La rachèterions-nous par mon ignominie?

Quitterai-je mes dieux, pour le Dieu de Gusman?

[A Alvarez,) Et loi , plus que ton fils seras-tu mon tyran? Tu veux qu' Alzire meure , ou que je vive en traître! Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître . Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix , Parle , aurais-tu quitté ie Dieu de ton pays ' ?

ALVAREZ

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore. J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore, De n'abandonner pas un o,œur tel que le tien , Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien ^

ZAMORE

Dieux ! quel genre inouï de trouble et de supplice I Entre quels attentats faut-il que je choisisse?

(4 Alzire,) ;/

Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes dieux. ^^T-^ Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux. Je m'en remets à toi ; mon cœur soJIâite encore Que tu ne voiidras point la honte de Zamore.

ALZIRE

Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné Disposa de ce cœur que je t'avais donné; Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse; Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté Vit chez eux, ou du moins crut voir Ja vérité; Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie, Par mon âme en secret ne fut point démentie.

1 V La situation rend sublimes ces vers, dont l'expression est si simple, ils ont d'ailleurs le mérite de naître absolument du sujet, et de ne pouvoir être placés que dans Tendroit où ils sont. » {La Harpe.)

2 EUe a trop d» Tertas pour n'étro pas chrétienne.

OorneUle- Polyeuete, aet. IV, M. in.

ACTE V, SCKNE V

Mais renoncer aux dloux que l'on iroil dans son cœur, C'est lo crime d'un lâche, ot non pas une erreur; (i'ost trahir à la fois, sous un niasqu*- hypocrite, Et le Dion qu'on prt^fèrc , et le Dieu (|ue l'on quitte : C'est mentir au ciel m<^mo. à l'univers, à soi. Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi; Et si Dieu ne te donne une clart«^ nouvelle, Ta probité te parle, il faut n'étouler qu'elle.

ZAllOHE.

J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer Et mourir a\ec toi, que se déshonorer.

ALVAREZ

Cruels! ainsi tous deux vous voulez votre perte! Vous bravez ma bonté qui vous eiail oITcrte. Écoutez, le temps presse; et ces luguljres rris...

SCÈiNK VI.

ALVAREZ, ZAMOKE, Al-ZIHE, ALONZE, américains,

ESPAGNOLS

ALONZE

On amène à vos yeux votre mallieu'*eux lils; SeiniHMir, entre vos bras il veut quitter la vie. Du jieuple (|ui l'aimait une troupe

en furie, S'empressant près de lui, \lenl se r;iss;isier Du sang de son épouse et de son meurtrier.

sci:nk vu.

MAAHKZ, CUSMAN, MOMflZK, ZAMORK, ALZIUE,

AUÉRICAt^S, SOLDATS.

CAMORE.

Cruels! sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

ALKIHK.

Non, (|u'unc alTreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE, à Gusman.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur! Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore; Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN , à Zamore.

11 est d'autres vertus que je veux l'enseigner ' : Je dois un autre exemple, et je viens le donner.

{A Alvarez.) Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue, Mon père, en ce moment m'amène à votre vue. Mon âme fugitive, et prôte à me quitter, S'arrête devant vous., mais pour vous imi-

ter. Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire: Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière; /.^^

J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil, " ■"" Gémir l'humanité du poids de mon orgueil. Le ciel venge la terre : il est juste ; et ma vie Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie. Le bonheur m'aveugla , la mort m'a détrompé. Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé. J'étais maître en ces lieux . seul j'y commande encore ; Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore. Vis, superbe ennemi , sois libre , et te souvien Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(A Montèze, qui se jette à ses pieds.) Montèze , Américains qui fûtes mes victimes. Songez que ma clémence a surpassé mes crimes. Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(A Zamore.) Des dieux que nous servons connais la différence : Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance; Et le mien , quand ton bras vient de m'assassiner,

1 « Voltaire a souvent raconté qu'il avait été fort longtemps sans pouvoir trouver un dénnûment pour Alzire , dont il fût content. Tout !e monde, d'ailleurs, trouvait son plan impraticable. Censuré de tous côtés ei ne trouvant point de cinquième acte, il était prêt à se rebuter lorsqu'une nuit l'idée du pardon de Gusman, et celle du changement de religion proposé à Zamore lui vinrent à la fois. Il se leva sur-le champ et ne quitta point l'ouvrage qu'il ne fût achevé, et il l'envoya à Paris, malgré les critiques. » (La Harpe.)

ACTE V, SCÈNE VII

M'ordonne de te plaindre ci de le pardonner'.

ALVAREZ

Ahi mon fils, tes vertus égalent ton courage.

AL/IRF..

Quel changement, grand Dieu! ({ucl étonnant langage!

ZAMORE

Quoil tu veux me forcer moi-môme au repentir!

GUSHAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir. AIzire n'a vécu que trop infortunée, Et par mes cruautés, et par mon hyménée: Que ma mourante main la remette en tes bras. Vivez sans me h;iïr, gouvernez vos États; Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire. De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

{A Alvarez.) Daignez servir de père à ces époux heureux : Que du ciel, par vos soins, lejom* luise sur eux! Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte, Zamore est votre fils, et répare ma perle.

ZAHORK.

Je demeure immobile, égaré, confondu.

Quoi donc! les vrais chrétiens auraient tant de tertul jAli ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême, |je commence <^ le croire, est la loi d'un Dieu même. Ij'ai connu l'amitié, la constance, la foi;

biais tant de grandeur d'âme est aunlessus de moi;)Titnt de veitu m'iiccable, et son charme m'attire, jllontcux d'être vengé, je l'aime et je t'admire.

(// se jette à ses pieds.)

ALZIRE

Seigneur, en rougissant je ton)l)e à vos genoux. Al/ire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.

I Os vers colèl)re8 suni la reproduction do la répoime du doc Fr»ri^-(M^ iioCtuict; I5l9 1563) à un Keiiiilliomiiie Aiigtvin soii^içonné de l'avoir voulu assasMiier iiendiiut le «lége do llonoii. I.a voici tcxiiielUMiicnl : >< Or ^-à |e vous veux montrei conduon la religion que jo lit'iiH est plus dourc uiu' celle de quoi vous fait»-»; profession Im v6lrc vou» u conseillé de me luer, sans in'ouir. n'ayant rcçi de moi aucune oiTense; el la inti-nne nie •omniaiidt- (|uo je Vous (kardoiiiio, tout lonvaidt-ii que \oiii ôie» de ni'avoir voulu luer Mn.4 raisun. » (/i-gi à lorl que linéiques historipiitt font udretfber ce discuur.i à Pollrot, aieuilrier du duc au siégo d'UrlèHDa.

ALZIRE, ACTE V, SCÈNE VII

Entre Zamore et vous mon âme déchirée

Succombe au repentir dont elle est dévorée.

Je me sens trop coupable; et mes tristes erreurs....

GUSMAN

Tout vous est pardonné , puisque je vois vos pleurs. Pour la dernière fois approchez-vous, mon père! Vivez longtemps heureux ; qu'Alzire vous soit chère ! Zamore, sois chrétien ! je suis coulent ; je meurs.

ALVAREZ, à Montez e.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs. Mon cœur désespéré se soumet , s'abandonne Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne'.

1 « Nous croyons , avec beaucoup de gens de lettres , que celte tragédie, qui n'est pas au théâtre d'un aussi grand effet (\ne Zaïre, est d'une création bien plus élevée et bien plus difficile. 1-es caractères originaux et contrastés de Zamore, o'Alvarez et d'Alzire, la peinture des moeurs, les éclairs de génie qui brillent à tous momenls dans les détails et les difficultés vaincues, tout nous fait regarder cet ouvrage conime le chef-d'œuvre de l'auieur. » {La Harpe.)

Wt» D'AltIBi.

COULOMMlliHS Imprimerie Paol BIlODARD,

University of Toronto

LJbrary

.rouet de

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/1908alziretragdie00volt. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.